



CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE

Le Canada en scène.

Cahier QUINZE

LE
THÉÂTRE FRANÇAIS
CATAPULTE
PAR BRIGITTE HAENTJENS

Cahier QUINZE



4.	Résister Philippe Cyr
6.	42.
Réveiller l'empathie : entretien avec Fabien Cloutier Josianne Desloges	Nous tous éclairés par l'art : dialogue entre électrons libres autour de <i>J'aime Hydro</i> imaginé par Marion Gerbier
14.	54.
Dans les pas de Patti Smith Brigitte Haentjens	Mani Soleymanlou : un abécédaire conçu par Sophie Gemme, Xavier Inchauspé et Mani Soleymanlou
20.	66.
À pleines mains Anne-Marie Guilmaine en collaboration avec Mika Pluviose, Raphaël Benchequroun et Rosalie Caron	Poursuites à vue sur leurre Éloi Halloran
28.	76.
La maison dort encore : échange estival entre créatrices Marie-Eve Huot et Érika Tremblay-Roy	<i>Un conte de l'apocalypse :</i> pour un théâtre climatopolitique Louise Frappier

DE L'INTIME

RÉSISTER

PHILIPPE CYR

Né à une époque cynique où l'ironie dominait les discours, j'ai longtemps pensé que pour mettre les pieds dans une salle de répétition il fallait accepter que nous allions poser des gestes en vain, que nos paroles résonneraient dans des salles vides. Je m'y étais résigné, n'ayant foi que dans la pureté du geste artistique et dans la rencontre, que je croyais alors périssable, entre la scène et la salle.

Après tout, je n'étais que le miroir de ma société. Un reflet agaçant, déformé par la couleur de l'argent.

Pourtant, ma foi n'a jamais faibli, au contraire, elle s'est embrasée dans un geste de résistance jusqu'à ce que j'en comprenne intimement les aspects élémentaires. Des face à face percutants auront achevé de me convaincre. Je n'étais plus seul.

Aujourd'hui, j'ai la conviction que chaque fois que quelqu'un monte sur scène, qu'un autre prend place dans un théâtre, c'est de résistance dont il est question. Faire de nos corps et nos têtes des cibles désirantes, refaire le monde par bribes, le comprendre à travers le regard des autres, surtout à travers l'écoute des autres, se reconnaître, s'inventer, s'affirmer, ça peut paraître futile ou charmant. Ce ne l'est pas. L'Homme qui regarde l'Homme agir n'est pas un luxe.

AU POLITIQUE

Je vois ces rassemblements répétés comme une forme d'anticonformisme. Lorsque nous choisissons de mettre en jeu nos sensibilités, artistes comme spectateurs, nous reprenons une parcelle de pouvoir pour en redéfinir les paramètres et créer le refuge des possibles.

La mort annoncée du théâtre n'aura pas lieu. Au contraire.

Il résiste depuis la nuit des temps.

Parce que l'expérience humaine est trop fondamentale pour être désuète.

Trop unique pour disparaître.



PHILIPPE CYR signe la mise en scène de *J'aime Hydro*, de Christine Beaulieu, et conçoit avec Gilles Poulin-Denis le spectacle *Ce qu'on attend de moi*, coprésenté par le Théâtre français du CNA et le Théâtre du Trillium en mars 2019. Il est, depuis 2012, directeur artistique de la compagnie théâtrale L'Homme allumette, avec laquelle il crée, entre autres, *Les cendres bleues*, *Selfie* et *Le brasier*.

Texte et mise en scène **Fabien Cloutier**
Production **Théâtre de La Manufacture,**
Théâtre du Trident
et **Théâtre français du CNA**
2, 3, 4 et 5 octobre

AVRIL

Dimanche Lundi Mardi Mercredi Jeudi Vendredi Samedi

MAI

Dimanche Lundi Mardi Mercredi Jeudi Vendredi Samedi

JUIN

Dimanche Lundi

**BONNE
RETRAITE,
JOCELYNÉ**

JUILLET

Dimanche Lundi Mardi Mercredi Jeudi Vendredi Samedi

AOÛT

Dimanche Lundi Mardi Mercredi Jeudi Vendredi Samedi

SEPTEMBRE

Dimanche Lundi

OCTOBRE

Dimanche Lundi Mardi Mercredi Jeudi Vendredi Samedi

NOVEMBRE

Dimanche Lundi Mardi Mercredi Jeudi Vendredi Samedi

DÉCEMBRE

Dimanche Lundi

40		274/92	275/91	276/90	277/89	278/88	279/87
	1	2	3	4	5	6	
41	280/86	281/85	282/84	283/83	284/82	285/81	286/80

44				1	2	3	
45	308/58	309/57	310/56	311/55	312/54	313/53	314/52
	4	5	6	7	8	9	10

48							
49	336/30	337/29	338/28	339/27	340/26	341/25	342/24
	2	3	4	5	6	7	8

RÉVEILLER L'EMPATHIE

Entretien avec Fabien Cloutier

JOSIANNE DESLOGES

Ma chère Jocelyne
C'est à ton tour
De te laisser parler d'amour
Bonne retraite, Jocelyne, FABIEN CLOUTIER

Sur un air connu, Fabien Cloutier braque une loupe sur un rassemblement familial ordinaire. Jeu de devinettes, dernières nouvelles et vieilles querelles s'entrecroisent... jusqu'à l'implosion. Gangrenés par l'envie, ces humains modernes aux espoirs taris s'entredéchirent, presque sans le vouloir, coincés dans un cycle malsain. Dans leur vivarium confortable, les erreurs préhistoriques se répètent.

Fabien Cloutier signe le texte et la mise en scène de *Bonne retraite, Jocelyne*, de son propre aveu sa pièce la plus pessimiste. Le dramaturge s'aventure là où on ne l'attend pas, défriche de nouveaux territoires d'écriture. Tendant un miroir hyperréaliste, il expose les laideurs, les maladresses et les lâchetés, en espérant que l'exercice d'observation réveille notre empathie.

PORTRAIT DE FAMILLE

Au bout du fil, dans l'échange de questions et de réponses qui prend rapidement le ton de la conversation, Fabien Cloutier détricote son écriture et sa manière de réfléchir à la société québécoise. Sa pièce *Bonne retraite, Jocelyne* est d'abord née du désir de remettre en question la structure dramatique, la façon de raconter une histoire, explique-t-il.

Après les solos *Scotstown* et *Cranbourne*, les monologues entremêlés de *Billy (Les jours de hurlement)*, puis les multiples espaces-temps de *Pour réussir un poulet*, l'auteur a écrit des dialogues qui tiennent dans une unité de temps et de lieu. *Il y avait une envie de faire un portrait*, expose-t-il. *C'est comme si je mettais la caméra sur une situation donnée. Ce n'est pas documentaire, mais c'est la réalité telle quelle, sans coupures, sans resserrements.*

La situation initiale de *Bonne retraite, Jocelyne* laisse croire que tout va bien. Le premier tiers de la pièce, Jocelyne, ses filles, ses sœurs, son frère, son neveu, sa belle-sœur et son beau-frère jouent à deviner des noms de personnalités publiques. Leurs remarques laissent transparaître leurs champs d'intérêt et leurs méconnaissances. *Les jeux m'intéressent pour ce qu'ils font ressortir dans un groupe d'individus. Les gens qui aiment gagner, qui ont des stratégies, même dans la vie, ça m'a toujours un peu titillé.*

Les répliques sont apparues avant les personnages, inspirées de scènes observées dans des lieux publics. *Quand ça sort, on dirait que c'est trop long d'écrire un nom de personnage devant chaque réplique, c'est comme si j'entendais une conversation et que je la transcrivais. Je divise une première fois les répliques, je mets des numéros, j'essaie de construire une énergie, puis parfois je change l'attribution.*

Il adresse une note au lecteur de sa pièce, publiée aux éditions L'instant même, dans laquelle il signale qu'un point (.) sur une ligne signifie qu'un personnage essaie de dire quelque chose ou voudrait le faire, mais n'y arrive pas. *Indiquer leur silence est devenu une autre façon de les faire réagir. J'aimais les voir imaginer, réfléchir et ressentir les affaires sans avoir la force d'agir ou de parler sur le fait.*

Il s'amuse parfois à attribuer des répliques qui se contredisent au même personnage, pour faire naître, avec ce paradoxe, une certaine complexité dans les caractères. *Ça donne des personnages qui vont nous surprendre. Ensuite, je peux les rajeunir, les vieillir, les changer de sexe, jusqu'à ce qu'ils prennent une autre dimension.*

Lorsque les intentions des personnages confondent le spectateur, l'intensité avec laquelle il suit le chassé-croisé familial s'accroît. *Quand tu jases avec du monde après le spectacle, tu vois qu'ils se sont mis à suivre un personnage en particulier. À observer comment il reçoit les répliques des autres, à quel moment il se tait. Ils en oublient presque le reste. On dirait que cette manière d'écrire donne un peu plus de choix aux spectateurs. C'est ce qui est différent de ce que j'ai fait auparavant, où je dirigeais clairement le public vers un but.*

L'ÉTERNEL RETOUR

Même si les membres de la famille de *Bonne retraite*, Jocelyne sont moins rustres que d'autres personnages de Fabien Cloutier, ils portent une laideur et une ignorance assez frappantes à certains moments. *Ils ont plein de défauts, beaucoup de malhonnêteté, ils portent des secrets, de la jalousie. Ils sont moins humains que d'autres personnages de milieux plus défavorisés que j'ai créés, qui avaient au moins un sens de l'honneur, une envie de s'en sortir. La majorité des personnages de Bonne retraite, Jocelyne ont accepté la fatalité. Ils ont accepté que leur vie serait comme ça, que ça ne changerait pas, et ils ruminent ces idées-là.*

Leurs frustrations, comme leurs actions, tournent en boucle. *Ça se reproduit toujours, c'est toujours appelé à recommencer. On espère qu'ils vont apprendre quelque chose de ça, mais on n'en est pas sûr.*





Cette idée d'un disque qui saute a été appuyée dans la représentation, avec la reprise de la chanson « Ma chère Jocelyne, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour... » à quelques moments clés. Constamment interrompue, Jocelyne n'obtient pas le moment privilégié auquel elle aurait pu aspirer, entourée de ses proches. Dans sa tribu, le bonheur n'émeut pas, et la vulnérabilité n'éveille pas la compassion. *Pour la majorité de ces personnages-là, si tu es en dépression, c'est parce que tu l'as choisi, c'est parce que tu ne veux pas réussir. Ce sont des êtres très individualistes. La majorité d'entre eux n'a aucun souci du collectif.*

On se demande où trouver un peu de lumière dans ce portrait bien sombre de l'espèce humaine... Fabien Cloutier pointe la réconciliation, marquée par une étreinte entre Jocelyne et son neveu Keven. *Ils se serrent dans leurs bras, ça montre que ce jeune-là est capable de pardonner, et que Jocelyne est consciente de ce qu'elle a dit. Il y a une part d'amour qui va triompher.* Les idées exprimées par Ève, l'aînée des filles de Jocelyne, qui tente de ramener l'attention sur l'annonce de sa mère, portent aussi un certain espoir. *Je me plais à imaginer qu'elle va se sortir de ce cycle-là en s'éloignant de sa famille, parce que ce groupe-là est pourri de l'intérieur. Elle est dans la compréhension humaine des choses, pas encore contaminée par le spectre de la performance.*

LA RETRAITE

Jocelyne a rassemblé son monde pour annoncer qu'elle prend sa retraite à cinquante-cinq ans. Une option inaccessible à bien des travailleurs, qui témoigne de sa situation privilégiée. Je me demandais pourquoi un travailleur autonome aux inépuisables projets avait choisi de mettre la Liberté 55 au centre de sa pièce. *Quand j'étais à Québec, j'ai fait du théâtre corporatif et je me souviens d'avoir croisé un fonctionnaire qui avait l'application qui lui donnait un décompte jusqu'à sa dernière journée de travail. Il voyait s'égrainer seconde par seconde les trois ans et quelque qui lui restaient. L'idée que le bonheur arrive seulement au moment de la retraite, je trouve ça épouvantable.*

Lui qui passe de l'écriture télé, au jeu, à la mise en scène, tout en étant humoriste à ses heures, conçoit mal comment on peut accepter de passer toute son existence à faire la même chose. *Les gens qui, à vingt-six ans, trouvent qu'il est trop tard pour retourner aux études ou changer de branche, ça m'attriste. Attendre la fin d'un travail que tu n'aimes pas, ce n'est pas loin d'attendre la mort.*

Le quarantenaire observe aussi que les disparités entre les conditions de travail au privé et au public, entre ceux qui ont une pension et ceux qui n'en ont pas, engendrent un débat de société perpétuel et insoluble.

LE VIVARIUM

Pour porter *Bonne retraite*, Jocelyne à la scène, Fabien Cloutier s'est entouré de concepteurs à la démarche forte. Luc Lemay, du groupe de *death metal* Gorguts, s'occupe de l'environnement sonore, alors que le duo d'artistes visuels Cooke-Sasseville a conçu la scénographie.

Il a fait appel à Cooke-Sasseville pour son mordant, qui est à la fois ludique et très réfléchi. *C'est tellement réaliste comme texte que, pour moi, il fallait prendre une autre direction pour la scénographie.* Ceux-ci ont choisi de camper la pièce dans une cour de banlieue aux allures de campement préhistorique, avec des palmiers, des amoncellements de roches, un feu central, voire des ossements, qui évoquent la caverne d'un prédateur. Sous la rangée de projecteurs, qui plombent de plus en plus intensément sur les comédiens, le décor factice ressemble à un vivarium.

Assez tôt dans la discussion, on s'est rendu compte, les concepteurs et moi, que les personnages étaient pris là. Ce sont des poissons dans un aquarium. Tu as beau mettre des lumières colorées, de la roche et des plantes en plastique, ce ne sera jamais un endroit pour s'épanouir.

BRISER LE CYCLE

Fabien Cloutier ne répète jamais deux fois la même démarche, ce qui rend son travail intéressant, mais aussi, pour certains spectateurs, difficile à suivre. *Je n'ai pas envie de m'embarquer dans un genre. On a souvent souligné les répliques assassines et les personnages rustres, grossiers, dans mes pièces. Avec Bonne retraite, Jocelyne, je voulais dire aux spectateurs de s'attendre à d'autres choses de moi.*

Il a aussi espoir que les êtres humains sauront faire mieux, que l'empathie se cultive et que le théâtre participe à une prise de conscience, personnelle et collective. *J'espère que le contact avec les personnages de Bonne retraite, Jocelyne donne envie d'être différent d'eux, nous permet de voir à quel point c'est laid de manquer d'empathie et d'écoute, de manquer d'aspirations, à quel point c'est triste de ne pas prendre soin des autres autour de nous. On peut aspirer à mieux que ce qu'il y a juste en avant de nous.*



JOSIANNE DESLOGES est journaliste, critique culturelle au quotidien *Le Soleil* et collaboratrice à la revue *Jeu*. Elle collabore également avec le Théâtre français du CNA à titre de rédactrice .

**Ce sont des
poissons dans un
aquarium. Tu as
beau mettre
des lumières
colorées, de la
roche et des
plantes en
plastique, ce ne
sera jamais un
endroit pour
s'épanouir.**

— Fabien Cloutier



PARCE QUE LA NUIT

Texte **Dany Boudreault et Brigitte Haentjens** avec la collaboration de **Céline Bonnier**

Mise en scène **Brigitte Haentjens**

Production **Sibyllines, ESPACE GO** et **Théâtre français du CNA**

16, 17, 18 et 19 octobre

DANS LES PAS DE PATTI SMITH

BRIGITTE HAENTJENS

Je ne faisais pas de différence entre la vie et l'art.

PATTI SMITH, *Just Kids*

Au printemps 2017, je marche dans les rues de New York – pèlerinage ensoleillé dans les pas de Patti Smith, autour des lieux qu'elle a fréquentés –, de Greenwich Village au St. Mark's Church, du Chelsea Hotel au loft de Robert Mapplethorpe, des studios d'enregistrement aux logis improbables, du fameux restaurant Max's aux étroites rues de Soho. J'emporte avec moi la carte de la ville constellée des petites pastilles jaunes et rouges qu'Andréane Roy¹ a méticuleusement collées au-dessus du nom des rues. Les lieux ont parfois disparu : le CBGB, salle de spectacle de l'underground musical, est à présent une boutique de vêtements chics pour hommes, le mythique Chelsea Hotel est en rénovation, et de toute façon cela fait longtemps qu'on ne peut plus y louer une chambre en échange d'une peinture. Et il n'y a plus de vrais lofts de peintres à Soho, seulement des magasins de luxe.

Cette déambulation enfiévrée par le soleil ardent qui réchauffe New York – ville toujours terriblement mouvante, vivante et grouillante – évoque mon premier contact avec la Grosse Pomme, en septembre 1977, quand les couteaux sortaient sur les quais du métro, quand Times Square demeurait un carrefour mal famé, la Petite Italie, un quartier italien, et qu'il ne faisait pas bon s'éloigner à l'est de la 5^e Avenue.

Patti Smith est liée à mes yeux à ce territoire de la jeunesse, la mienne, faite d'utopies, d'optimisme, de mouvements collectifs, de protestations et de manifestations, et où le sentiment d'appartenir à une communauté et le sentiment de fraternité étaient ardents. L'époque a changé, c'est le moins que l'on puisse dire, et l'esprit des années 60-70 a disparu, emporté aux vents mauvais qui annonçaient déjà l'ère Trump, en compagnie de tous ces corps tombés aux barricades des révoltes étudiantes, à la guerre du Vietnam ou sous l'effet des drogues et du sida. Mais Patti est toujours là, active, écrivant des livres, faisant des spectacles, et c'est un peu intimidant de la savoir si vivante juste à côté de nous.

J'ai entendu parler de Patti Smith pour la première fois en montant *True West* de Sam Shepard, en 1996. Les lectures autour de la pièce ont fait surgir cette silhouette maigre et longue, à la coupe de cheveux Keith Richards, qu'on décrivait comme « la prêtresse du punk ». On évoquait la passion brève et brûlante qui l'a liée à Shepard en 1971. Une image floue qui s'est précisée au fur et à mesure des années et que le livre *Just Kids* a cristallisée.

1. Elle a accompagné l'équipe de *Parce que la nuit* à titre de conseillère dramaturgique.

Tout chez Patti Smith est à la fois paradoxal et cohérent. Elle s'intéresse aux vêtements, aux looks, collectionne les *Vogue*, mais s'habille de façon androgyne à une époque où ce n'était pas du tout la mode, du moins chez les femmes. Elle est une des premières figures féminines du rock et du punk, mais rêve de devenir la muse d'un grand poète, d'un artiste, à la manière de Frida Kahlo pour Diego Rivera. Elle se donne entièrement aux hommes de sa vie jusqu'à y sacrifier son œuvre, jusqu'à disparaître, mais s'affirme comme «chef» d'un groupe rock'n'roll. Elle est *one of the boys*, mais se comporte comme une groupie avec les musiciens qu'elle a toujours vénérés et qu'elle séduit tout autant. Elle, si fervente de poésie et de littérature (l'ombre de Rimbaud irrigue tous ses poèmes), brûle les planches et fait des concerts devant des foules de plus en plus nombreuses. Après la chute à Tampa, où elle se casse le cou, elle disparaît plus de dix ans du paysage pour vivre à Détroit une vie familiale et conjugale assez semblable à celle qu'elle avait rejetée dans sa jeunesse, quand elle avait quitté le New Jersey pour New York et la vie de bohème.

Just Kids, magnifique livre publié il y a quelques années, a servi de point de départ à notre recherche. Toutes les fois où je me suis intéressée à une écrivaine pour bâtir un spectacle, nous puisions dans l'œuvre seule. Mais pour Patti Smith, l'iconographie est abondante de même que les entrevues, les spectacles, les clips et les chansons accessibles sur YouTube. La fouille, passionnante, donne le tournis. À un moment donné, je me suis plongée dans un livre incroyable (*Please Kill Me*), qui, au moyen d'entrevues, fait revivre toute cette scène new-yorkaise, des beats aux punks. Témoignages croisés et contradictoires, galerie de personnages très colorés, tous plus fous les uns que les autres, la drogue, le sexe, le rock'n'roll et la mort, qui rôde. Les filles faisaient le tapin pour donner à manger à leurs amoureux musiciens, les hommes se prostituaient pour les mêmes raisons ou pour obtenir de la drogue. Tout le monde vivait plus ou moins les uns sur les autres, squattant en équipe des lofts sans toilette ni douche. Les Ramones, les New York Dolls, Andy Warhol, Lou Reed et le Velvet, Iggy Pop : le punk new-yorkais avait une couleur bien à lui qui n'était pas celle des Britanniques. Je me suis perdue dans ce livre, dans la richesse et la profusion de son contenu. À un moment donné, j'ai même perdu le cap, je ne savais plus ce dont je voulais parler. Il m'a fallu faire marche arrière, revenir à la source.

On considère que Patti Smith fut un des précurseurs du mouvement punk. Elle puise plutôt ses racines artistiques chez les beatniks – Jack Kerouac, Allen Ginsberg, William Burroughs, Gregory Corso. Elle se situe dans la foulée de ces poètes et performeurs, elle qui écrivait de la poésie en doutant de ses capacités d'écrivaine. Elle a introduit la guitare électrique dans les soirées de poésie, et c'est un autre fil qui me relie à elle, puisque j'ai découvert les performances poétiques en Ontario français, où les poèmes de Patrice Desbiens, de Robert Dickson, de Jean Marc Dalpé et autres se scandaient aux sons stridents du rock de garage.

Patti Smith parle peu de ses douleurs. Certes, elle évoque souvent les morts. Tant de proches ont disparu : son mari, son frère, tous ceux qu'elle côtoyait, de Jim Carroll à Janis Joplin, ses amis, ses idoles, Sam Shepard et Robert Mapplethorpe. Mais elle ne dit mot de la vie



Il m'a fallu faire marche arrière, revenir à la source.

quotidienne avec son dernier compagnon, rongé par l'alcool, ni de sa peine à abandonner son premier bébé, pensant – sans doute à juste titre – qu'un enfant à vingt ans nuirait à son épanouissement artistique. Patti a toujours construit son image, bien avant que ce soit la mode, et elle continue de le faire. C'est sans doute en partie pourquoi elle est devenue une icône, un personnage incontournable de la scène littéraire et musicale. Avec les années, sa voix, son chant se sont approfondis, et la maturité lui a donné une force sidérante. Elle est une référence, une batailleuse et une survivante.

Nous ne voulons pas tant représenter Patti qu'y plonger, que s'y dissoudre. Au théâtre, nous n'avons pas tellement le choix : difficile de tricher. Il nous faut éviter le piège de l'imitation, du pastiche. Certes, un fil rouge biographique nous sert de guide, à travers les grandes rencontres humaines et artistiques qui ont marqué le parcours de Patti Smith. Ce qui nous importe par-dessus tout, ce n'est pas tant de restituer une époque qu'un esprit de création, dans sa complexité, sa multiplicité, ses hasards. La diversité des matériaux dont nous nous servons et la scène dénudée exigent beaucoup de créativité. La salle de répétition est en ébullition. C'est ce plaisir et cette quête d'absolu que nous espérons transmettre et qui nous semblent refléter un peu de cette inventivité et de cette liberté qui prévalaient quand Patti Smith a laissé son talent la guider.



Au sein de sa compagnie Sibyllines, BRIGITTE HAENTJENS a déjà fait vivre sur la scène de grandes figures féminines, dont Virginia Woolf, dans *Vivre*, Sylvia Plath, dans *La cloche de verre*, et Ingeborg Bachmann, dans *Malina*.





À PLEINES MAINS

ANNE-MARIE GUILMAINE

en collaboration avec

Mika Pluviose, Raphaël Benchequroun et Rosalie Caron

On reçoit parfois une œuvre traversé par les vibrations de celles et ceux qui nous accompagnent. J'ai eu la chance d'assister à Parce que la nuit en compagnie de quelques-uns des membres essentiels du noyau de création de mon dernier projet, Le pouvoir expliqué à ceux qui l'exercent (sur moi), un spectacle conçu en collaboration avec plus de deux cents adolescents, dont quarante-sept performaient sur scène. Parmi eux, Mika, Raphaël et Rosalie.

Notre jeunesse détient le pouvoir bienveillant.

PATTI SMITH, sur son compte Instagram

De longues mains maigres et jeunes qui haranguent le public d'un interminable doigt sorcier ou qui empoignent un micro, un stylo, une tasse de café un peu fêlée.

D'autres longues mains maigres et jeunes tout aussi tachées de noir qui bricolent un cercueil de carton paré d'une croix blanche et d'artificielles marguerites.

Et d'autres encore, de longues mains maigres et jeunes qui serrent le cordage d'un dériveur, s'accrochent et se nouent pour éployer la voile.

Que peuvent faire les mains de la jeunesse?

Elles apparaissent au bout de longs bras maigres qui s'ouvrent en ailes défectueuses et agitées.

Que veulent embrasser les bras de la jeunesse?



Mika débranche la bouilloire qui siffle. L'eau brûle les feuilles de thé. Il lance les pinceaux dans le lavabo. Met quelques trucs dans son sac à dos à motif tartan. Épinglé ses couleurs : pastille verte, sablier noir dans cercle noir sur fond rouge, tête de mort rose fluo. Fin des années 2010. Dans ses écouteurs, Denzel Curry. Il est prêt. «Are we the last generation?» «Ci-gît notre avenir», lit-il sur le couvercle de son cercueil.

Patti déballe le papier kraft de son cadeau d'anniversaire. Un porte-cravates à l'effigie de la Vierge fait main par son frère d'âme. Fin des années 1960. Le tourne-disque joue *Hang on to a Dream*, de Tim Hardin. Elle se noue une cravate noire au cou. Il ajuste au sien sept têtes de mort en argent sur une cordelette de cuir. Ils sont prêts. «C'est notre décennie», lui dit-il¹.

1. Libre adaptation d'un passage de *Just Kids*, de Patti Smith, Denoël, 2010.

Raphaël démêle de ses doigts ses longs cheveux. Il attise le feu, cherche dans la braise du matin les restes d'un rêve. Fin des années 2010. Aucun bruit, mille sons. Il zippe la porte de sa tente et part pieds nus. «Je suis complètement perdu», pense-t-il.



Sur un mur, dans ma tête, une constellation soignée:

Meret Oppenheim

Sophie Calle

Rebecca Belmore

Louise Bourgeois

Annette Messenger

Liz Magor

Patti Smith

Mains de femmes, mots, matières, fils, toiles, couvertures, papier glacé, objets et gestes du quotidien, actions du corps. L'écriture est un art qui se tisse avec les mains. L'art est une expérience qui se vit avec les muscles, la peau et les os. Pétrir jusqu'à la transcendance.

Laisser trace dans une humilité. Ne pas se statuer. Ne pas s'ériger en marbre. Broder plutôt des images. Saisir sur pellicule un fragment de la ville, une faille dans un visage. L'ordinaire des jours hérissé de poésie. Exiger du réel qu'il crache sa part de miracle.

Le faire est une prière murmurée par les mains. On le sait. On le sent. Quand la grâce porte et soulève l'action simple. **«Réaliser au sein de l'œuvre un équilibre parfait entre la foi et l'exécution².»**

Embrasser les disciplines comme des parties de soi qu'on ne peut pas renier. Ne pas choisir. Embrasser. Éprouver ses extrêmes et s'en faire des tresses.

C'est une manière d'être en accord avec le monde. Mais **«est-ce que nous donnons vie à Dieu?»** ou **«est-ce que nous nous parlons à nous-mêmes?»**



2. Les citations en gras sont tirées du texte du spectacle *Parce que la nuit*, de Brigitte Haentjens et Dany Boudreault, avec la collaboration de Céline Bonnier.

**Exiger du réel
qu'il crache
sa part
de miracle.**

Raphaël attrape des poignées d'herbes. Il traverse un champ de fleurs sauvages dans le crépuscule d'une décennie obscure où scintillent des lucioles comme celles que Patti capture, enfant au torse nu, générale d'un bataillon d'insoumis. Mais la nuit, elle plante ses ongles dans ses cheveux pour ne pas que son âme s'échappe. Est-ce que l'âme est une luciole qu'il faut garder dans son bocal de corps pour s'éclairer la nuit ?



Sur un mur numérique, celui de Patti Smith, une autre constellation soignée :

Un *selfie* avec sa fille à la Marche des femmes du mois de mars, à New York.

Le visage inquiet de Greta Thunberg.

La couverture d'un livre portant sur Simone Weil.

**Dans la main d'une fillette, en pleine manifestation, une pancarte :
« Le peuple a le pouvoir de racheter l'œuvre des imbéciles. — Patti Smith »**

Une tasse Emily Brontë.

La tombe de Susan Sontag.

Sa fille portant un t-shirt « FIND YOUR PEOPLE ».

Sa longue main maigre ouverte avec, dans la paume, un mot : VOTE.

Les visages déterminés des députées démocrates Alexandria Ocasio-Cortez, Ayanna Pressley, Ilhan Omar et Rashida Tlaib, unies en conférence de presse pour riposter à Donald Trump qui, lors du Teen Student Action Summit, les a traitées de folles malveillantes, les incitant à retourner dans leurs pays en ruines et rongés par la criminalité.



— Salut, Mika. Patti Smith croyait que le rock and roll, plus que n'importe quoi d'autre depuis le christianisme, pouvait incarner la voix révolutionnaire à la fois poétique et politique capable de soulever les masses, d'unifier la planète, de nous sauver en quelque sorte... Aujourd'hui, il semble que la nouvelle voix révolutionnaire cherche à s'inventer et qu'elle doit passer par d'autres formes que la musique, aussi galvanisante soit-elle.

— Je suis totalement d'accord avec toi, mais je pense quand même que la musique est le moyen le plus efficace d'enclencher des révolutions, malgré qu'aujourd'hui, ça prend plus que ça pour nous sauver.

- Et aujourd’hui, quels sont selon toi les Velvet Underground, Jimi Hendrix et autres Sex Pistols à même d’enclencher des révolutions? C’est quoi, ta trame sonore prorévolution?
- Ah, ah, ah! faut que j’y pense un peu, attends. [...] Ça serait des chansons de rap, je pense, parce que le hip-hop est la culture qui se rapproche le plus du mouvement punk pour moi, une contre-culture mal vue par l’élite, mais adorée par le peuple. J. Cole, Kendrick Lamar, Joey Bada \$\$, Nekfeu, par exemple. Des artistes vraiment engagés qui dénoncent les injustices raciales et l’impact du capitalisme sur la planète.
- Et mettons que tu veux entrer dans un état particulièrement intense avant une manifestation, tu mets quel morceau dans tes écouteurs?
- Hum, attends. [...] Du Nirvana ou du Green Day sûrement.
- Ben là! C’est ma génération, ça!
- Ah, ah, ah! OK, ben, de ma génération... du Denzel Curry. [...] Je sais pas si t’aimerais, c’est du rap vraiment agressif.

[...]



Mika badigeonne sa paume de colle extra-forte et se cramponne à la poignée de porte de l’hôtel quatre étoiles où se déroule la conférence annuelle d’une association pétrolière et gazière du Québec.

«C’est là que je veux aller, et s’ils me laissent pas entrer, je vais rester assise devant, c’est tout», laisse sous-entendre Patti Smith devant le Max’s, bar new-yorkais fréquenté par des artistes sublimes et fantasques avec qui elle pressent avoir des affinités.



Mika écrit sur son téléphone: «Souvent, avec mes camarades, je me sens comme si on était la génération qui a le pouvoir de tout changer, de sauver le monde. En particulier dans des événements comme les manifestations pour le climat.

Selon moi, notre réalité est plus ouverte et moins difficile que celle des jeunes des années 1970, mais on ressent une nécessité de changement grandement supérieure, surtout au niveau environnemental. Aujourd’hui, on se rend compte de l’impact de nos actions sur le monde et on réalise que le changement peut et doit venir de nous.

Pour moi, Extinction Rebellion, c’est un groupe à travers lequel moi et les autres jeunes qui veulent un changement drastique pouvons canaliser notre rage contre le système et justement

commencer une rébellion. Notre rébellion, ça serait la montée en importance des jeunes, où on aurait tous les projecteurs sur nous et où les autres générations écouterait enfin ce qu'on a à dire, en cette période où on est ceux qui s'activent pour sauver l'humanité.

L'âme de notre rébellion est la même que dans les années 1970, mais maintenant, elle est à beaucoup plus grande échelle, à une échelle littéralement planétaire.»



**«Nous étions aussi innocents que des enfants
Courant dans un champ de mines.
Certains sont restés sur le chemin.»**

Qu'en est-il aujourd'hui de cette innocence?

La jeunesse panique. La jeunesse nous implore de paniquer.

La jeunesse tente désespérément de nous raisonner. Il y a urgence en la demeure.

Mais qu'en est-il de ce «quelque chose à cacher qui s'appelle le désir»?

Lui est-il encore permis d'aspirer à vivre libre?

Avec la part d'insouciance, d'irrévérence, d'égoïsme aussi, peut-être, que la liberté implique.

Ils et elles brandissent les motifs de leurs refus, mais pas ceux de leurs acquiescements.

Je voudrais entendre leur grand OUI de joie. Le OUI de Molly Bloom.



Patti agrippe de sa longue main gauche la poignée de sa petite valise écossaise rouge et jaune qui contient des crayons, un carnet, des photos et *Les Illuminations* de Rimbaud, et de sa longue main droite le rebord du siège d'autobus qui la mène à New York. Elle s'accroche à ses vingt ans et au destin qu'elle a choisi pour elle-même. C'est un lundi. «Je suis née un lundi. C'est un bon jour pour arriver à NY», se dit-elle. Personne ne l'attend. Tout l'attend³.

C'est sa mère qui lui a appris: des jeux, des gestes, des tâches, à lire, à soigner, à faire face aux huissiers, à prier. Patti l'implore de la laisser composer la sienne. Sa propre prière. Ça commence comme ça. L'art, ça commence peut-être toujours comme ça: le don d'inventer ses propres prières. Ses rituels païens. Ses cortèges de deuil. C'est d'accoucher de ses propres illuminations.

**«Give me something
Give me something to give»**



3. Libre adaptation d'un passage de *Just Kids*.

Raphaël écrit à la main : « Ce soir là, malgré la force du vent, l'eau reste calme. Le soleil couchant réconforte le paysage froid du lac Saint-Pierre. Mon petit dériveur gîte. Je tente malgré moi de le redresser en balançant mon corps à l'extérieur du bateau. J'ai l'impression que la corde de la voile est en train de m'arracher la peau des mains, mais j'en fais fi. Le bateau file maintenant à une vitesse qui me semble vertigineuse. Mon corps ajuste les voiles et équilibre l'embarcation, mais mon esprit, lui, pousse le bateau du vent fort sur des eaux calmes. Je suis, en ce moment, parfaitement libre. C'est une nouvelle sensation, une nouvelle sorte de liberté. Sans le savoir, je découvre quelque chose qui m'est propre, quelque chose que j'aime pour aucune autre raison que je l'aime. Je n'ai pas à faire semblant d'être un autre. J'ai quelque chose de complètement passionnant qui m'appartient à moi seul. Cette sensation nouvelle combinée à un nihilisme précoce me lance sur une quête spirituelle. La quête de mon sens, celui que j'ai à m'inventer pour pouvoir véhiculer et offrir quelque chose que j'aime. C'est en tombant en amour avec la voile que je me suis mis à aimer la vie dans son ensemble. Une fois la vie aimée, le vouloir de la vivre et de la faire vivre pleinement s'installe. Même si j'ai tout le temps été de nature curieuse, depuis cette expérience, j'ai une facilité à être fasciné et à me passionner pour toutes sortes de choses. Peut-être bien que c'est mon esprit qui me joue des tours à me faire croire que je suis spécial et ainsi que ma vie n'est pas juste inutile et bla-bla-bla. Mais c'est à ce moment, Anne-Marie, que je rentre dans le bus avec Patti : à ce moment où l'impuissance se transforme en liberté et en résistance, je regarde l'avenir et je ne vois que des possibilités. »

« Le mandala de sa vie », dirait Patti.



Rosalie plie et replie et replie dans un geste inconscient le billet qui l'a fait entrer dans ce théâtre. Fin des années 2010. Scotchée à son siège, elle « rencontre » Patti Smith pour la première fois. Rosalie envie les actrices, les acteurs qui la jouent dans sa multitude. Elle aussi brûle sur scène. Elle aussi est capable de jouer de sa personnalité pour en incarner les contradictions. Le spectacle explose en elle. Agrandit l'espace de ses propres permissions pour embrasser plus large encore, pour se désasservir, pour faire feu de tout bois, plutôt que de finir la tête dans la gazinière. Le FUCK OFF des femmes est leur salut. Rosalie se projette en cette Patti diffractée, dissonante, radicalement cohérente. Qui assume la responsabilité de ses actes. Empoigne une guitare et lui tord le cou. Sans la sacro-sainte perfection. Mais avec le désir, le désir, le désir dévorant. Le spectacle lui rentre dans la peau, dégage un espace déjà fertile et, s'il le fait, s'il le fait, s'il le fait, c'est sûrement parce qu' **« il trouve ses origines dans le chant nu de la jeunesse »**.



ANNE-MARIE GUILMAINE est autrice scénique et codirectrice artistique de la compagnie de création Système Kangourou, dont les spectacles s'écrivent en collaboration avec des non-acteurs qui portent leur propre parole sur scène. Elle crée notamment avec des adolescents depuis que Mélanie Dumont lui a tendu cette clairvoyante invitation : mener avec elle les trois éditions de *Ce qui nous relie ?* au Théâtre français du CNA.

L'ordinaire des jours hérissé de poésie.

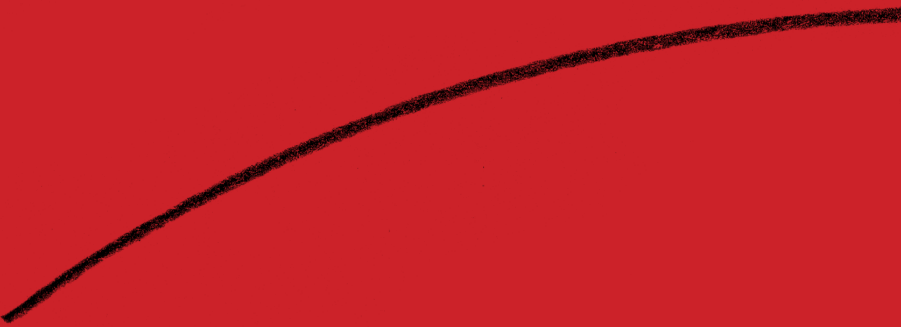


Texte **Suzanne Lebeau**

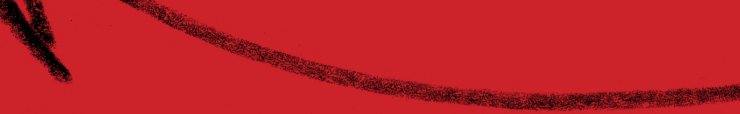
Mise en scène **Marie-Eve Huot**

Production **Le Carrousel**, compagnie de théâtre

2 et 3 novembre



UNE LUNE ENTRE DEUX MAISONS





LE PROBLÈME AVEC LE ROSE



Texte **Érika Tremblay-Roy**
Chorégraphie **Christophe Garcia**
Mise en scène **Christophe Garcia** et **Érika Tremblay-Roy**
Production **Le Petit Théâtre de Sherbrooke**
et **La [parenthèse] / Christophe Garcia**
14 et 15 décembre

LA MAISON DORT ENCORE

Échange estival entre créatrices

MARIE-EVE HUOT et ÉRIKA TREMBLAY-ROY

On a souhaité ici faire sauter les cases habituelles. Non pas pour créer du vide, provoquer une forme de déroute, mais pour voir si la matière pouvait parler autrement. À notre invitation, deux artistes de la saison ont donc noué un dialogue et se sont échangé des lettres tout l'été. De cette correspondance qu'on devine plus vaste, voilà qu'elles nous font part d'une riche parcelle. Qu'est-ce qu'on dit qu'on ne se dit pas dans un hall de théâtre? Qu'est-ce qu'on révèle de nos aspirations, de nos peurs, de nos parcours quand on s'arrête pour les formuler par écrit? Il sera question dans ces lettres d'effondrements de toutes sortes, de révolutions personnelles, de (re)mises au monde et de transmission artistique.

Érika,

J'ai eu quarante ans cette année.

J'observe que mon rapport au monde, à l'art et à l'enfance a beaucoup évolué depuis quelque temps. Comme pour beaucoup d'autres, les élans de solidarité sociale et féminine m'ont portée, m'ont reconnectée à des considérations existentielles profondes et intimes – m'ont remise au monde, oserais-je dire!

De manière peut-être inconsciente, je me suis rapprochée de femmes qui m'inspirent : des femmes de caractère, droites, libres dans leur tête et dans leur corps, des femmes généreuses et attentives, tantôt discrètes, tantôt bavardes. J'ai aussi beaucoup regardé autour de moi, admirant des femmes artistes qui en mènent large (peu importe leur façon de le faire) et qui restent authentiques face à la vie et à leur démarche artistique. Peu à peu, ces présences lumineuses ont déclenché un certain mouvement en moi – pas une crise... plutôt un processus de changement qui m'a amenée à considérer ma vie de femme et ma pratique artistique d'une autre manière.

Je ne peux pas cacher non plus l'impact qu'a sur moi une réflexion d'un tout autre ordre que je mène depuis près de quinze ans : la situation critique dans laquelle se trouve la planète m'obsède depuis mon passage à la Biosphère d'Environnement Canada. (J'y ai travaillé comme guide touristique pendant que j'étudiais à l'École nationale de théâtre, au début des

années 2000.) Dernièrement, j'ai entrepris un chantier de création sur l'effondrement (de la démocratie, de notre société occidentale, de l'environnement, des nos idéaux, etc.). Ce chantier m'a guidée vers des lectures passionnantes – mais aussi terrifiantes, qui proposent d'imaginer la fin du monde tel qu'on le connaît... et la suite, tout en se préparant à vivre des années de désorganisation et d'incertitudes sociales et individuelles.

Cette appréhension très lucide, voire violente, des bouleversements qui nous attendent à court, moyen et long termes est parfois difficilement conciliable avec la Révolution qui est entrée dans ma vie il y a bientôt deux ans et demi. La maternité – avec tout ce qu'elle comporte – m'a reconnectée à l'émotion brute et pure de la vie, à sa spontanéité, à une sorte de magie qui, parfois, arrête temporairement le temps. Le miracle de la conception me mystifie, Érika. Comment expliquer toutes ces vies depuis les débuts de notre monde, celui auquel nous appartenons, toi et moi? La maternité a aussi pulvérisé mon rapport au temps (les premiers mois de vie du nourrisson sont un temps si singulier), et la vie quotidienne avec une enfant a provoqué une scission entre ma vie personnelle et ma vie professionnelle qui n'existait pas avant la naissance de ma Révolution.

*Toi aussi, chère Érika, tu es devenue maman il y a peu de temps.
Quelle est la chose qui ne sera plus jamais la même pour toi?*

Tout cela combiné fait en sorte, j'en ai bien peur, que j'entre dans la quarantaine avec une urgence de dire le monde de la manière la plus honnête qui soit. Tout cela m'a aussi fait entrer dans une zone d'une grande transparence : je refuse de plus en plus de fabriquer mes comportements ou mes idées pour me fondre dans la *vibe* ambiante. Je pose aussi des questions, même celles qui dérangent, pour mieux comprendre tout ce qui se passe autour de moi. Je tente du mieux que je le peux de prendre de la distance avec ce qui m'apparaît étonnant, voire inacceptable, essayant d'avoir accès aux faits, aux divers points de vue qui me permettront, peut-être, de m'expliquer nos incohérences humaines.

Dans l'une de nos dernières correspondances, chère Érika, tu me demandais quels étaient mes goûts, tu me demandais si j'avais des sensibilités particulières... tu voulais savoir si je pouvais établir une constante dans mon travail, si quelque chose que je porterais profondément en moi relierait chacun de mes projets. Ces questions, que j'ai pris le temps d'absorber, étaient en quelque sorte le prolongement de mes réflexions des dernières années.

On a très peu parlé ensemble, toi et moi, des transmissions artistiques que nous avons toutes les deux vécues, chacune à notre manière. Ma nomination à la codirection du Carrousel¹ est un formidable bond de l'histoire qui se traduit par une appropriation de l'éthique et des valeurs de la compagnie, tout en lui donnant le pouvoir des recommencements. La transmission qui s'est opérée sur plusieurs années (bientôt dix ans déjà !) m'a donné le temps de comprendre

1. NDLR : Compagnie de théâtre jeune public cofondée par Gervais Gaudreault et Suzanne Lebeau il y a plus de quarante ans.

Le miracle de la conception me mystifie, Érika. Comment expliquer toutes ces vies depuis les débuts de notre monde, celui auquel nous appartenons, toi et moi ?

— Marie-Eve

de l'intérieur les rouages de la compagnie et d'assumer le lot de responsabilités qui accompagnent le poste de direction artistique dans une institution comme Le Carrousel.

Je vois cependant tout ce qu'il y a à faire ! Il faudra, toujours, continuer d'inventer, puisque Le Carrousel est déjà appelé à se transformer, ne serait-ce que parce qu'il a été cofondé et codirigé pendant quarante ans par un fameux tandem auteure/metteur en scène, et que je dirigerai seule, à court terme, ce grand navire.

Je reste donc à l'écoute de mon besoin de me confronter à diverses paroles, à des écritures qui me mettront au défi comme metteure en scène. À moyen terme, la compagnie ouvrira ses portes à des autrices et à des auteurs d'ici et d'ailleurs dont la pensée artistique s'inscrit dans la lignée des créations du Carrousel et dans sa philosophie de pensée. Je souhaite que Le Carrousel reste foncièrement lié à son époque, comme il l'a toujours été. À l'écoute d'un public qui se transforme et se colore, je suis attentive aux modes d'expression et de perception de notre société en profonde mutation et, doucement, je me permets de rêver avec mes complices à des œuvres hybrides, osées, métissées, portant ouvertement des questionnements éthiques et philosophiques engagés.

Si ce projet artistique semble tenir la route, encore faut-il que l'âme qui anime l'organisme soit connectée à ses désirs les plus intimes et les plus profonds ! Allez, je ne suis pas en train de dire que je suis à côté de mes pompes, loin de là ! Je suis heureuse au Carrousel, entourée d'une équipe investie et animée par le désir de réfléchir aux mondes de l'enfance. J'espère défendre longtemps la mission de la compagnie, convaincue qu'il faut, par la création, bousculer l'ordre établi tout en affirmant que l'espoir n'est pas vain. Ce que je dis, c'est que je ne parle que très rarement de mon rapport à la spiritualité – qui est très fort, et qui selon moi relève de la sphère intime. De plus en plus, à mon plus grand étonnement, je sens cependant que je devrai laisser jaillir, dans mes créations, une part de ce rapport à la foi que j'entretiens depuis mon enfance. Autrement, mon travail plafonnera, j'en suis convaincue. J'en parle à petites doses, à qui de droit et en temps et lieu, mais surtout, je laisse infuser ce besoin de me (re)connecter à ce qui se rattache à l'ineffable, au sublime : à la condition de l'être humain qu'on appelle encore trop souvent l'Homme.

Gros programme ! Mais c'est bien là où j'en suis dans mon parcours de femme et d'artiste, avec mes casquettes de directrice artistique et de metteure en scène, appuyée sur mes quarante ans, qui me donnent beaucoup de courage, finalement.

Marie-Eve,

Je te réponds et le soleil se lève sur ma montagne. La maison dort encore. (Et surtout ma Révolution à moi.) C'est souvent le moment que je choisis pour écrire: très, très tôt, dans cette sorte de brume des sens, avec le corps encore un peu fragilisé par la nuit. J'aime cet état un peu tout croche duquel sort parfois une matière moins maîtrisée, plus simple.

J'ai aimé lire ta dernière lettre. On se racontait, l'autre jour, qu'on se connaissait peu. Pourtant, elle me confirme que, même si nos pratiques s'ancrent dans des coins de pays différents, que nos parcours et nos influences divergent, nos grands défis quotidiens se rejoignent.

Tu es encore au cœur de cette importante transition au sein de ta compagnie. Pour moi, le grand choc est bien derrière. Il ne s'est pas fait sans heurts, mais comme il avait été habilement préparé par une femme d'une intelligence et d'une humilité qui me touchent encore aujourd'hui, je me suis juste assez vite retrouvée avec l'espace pour imaginer à ma manière. Tu me demandais, dans un de nos échanges, quelles femmes de théâtre m'inspiraient le monde. Elles sont nombreuses. Et parmi elles, celle-là, qui a remis le Petit Théâtre de Sherbrooke² entre mes mains. Elle m'a encouragée à devenir une créatrice de brousse – comme elle disait –, à embrasser tout à bras-le-corps, sans complexe, à avancer à l'instinct, tranquillement, à rester connectée avec les collègues, à placer le respect et l'équilibre en haut de la liste. Il y en a aussi beaucoup d'autres. Souvent, ce sont celles qui n'attirent pas le plus l'attention, celles qui tracent. En cherchant les bons mots pour les décrire, je pense à ceux d'Anne Sylvestre:

*J'aime les gens qui n'osent
S'approprier les choses
Encore moins les gens
Ceux qui veulent bien n'être
Qu'une simple fenêtre
Pour les yeux des enfants*

*Ceux qui sans oriflamme
Les daltoniens de l'âme
Ignorent les couleurs
Ceux qui sont assez poires
Pour que jamais l'Histoire
Leur rende les honneurs*

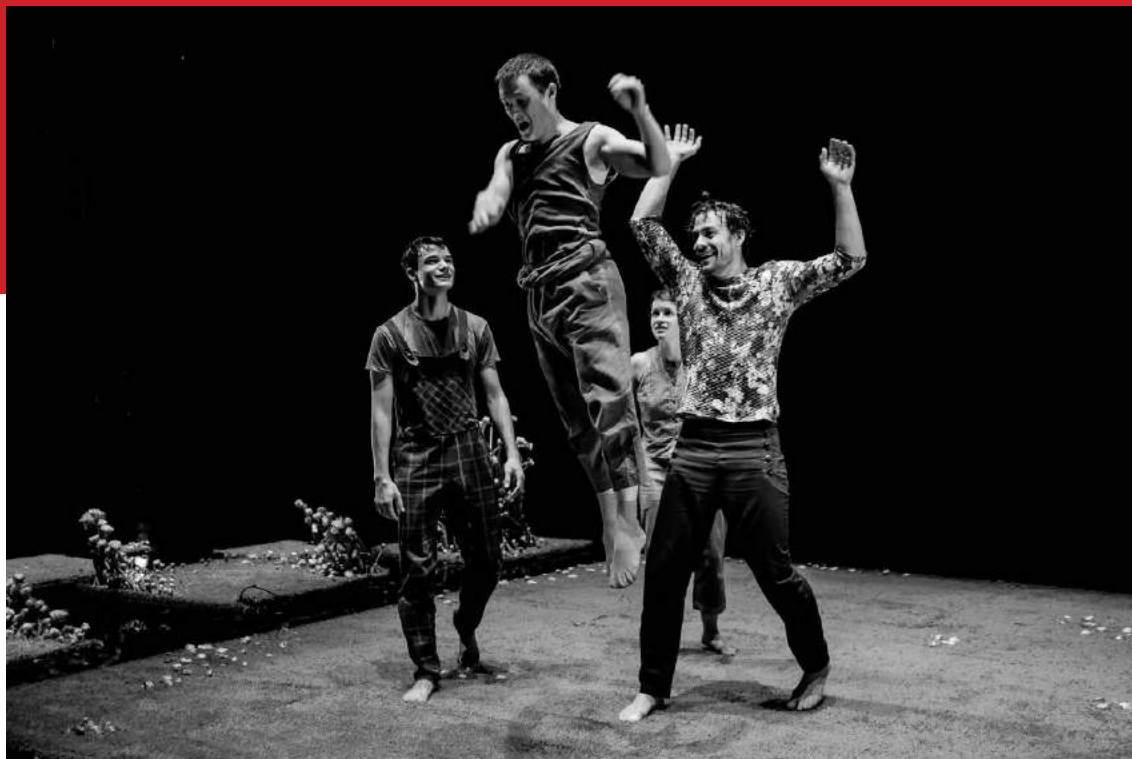
Ce sont souvent les transformations intimes et apparemment sans histoires qui m'inspirent le plus. Les petites victoires sur soi-même. Celles et ceux qui arrivent à changer un peu. Les fines ouvertures que quelqu'un arrive à dégager pour se permettre de voir plus large ou plus loin.

Si j'essaie de nommer ce qui relie mon travail des dernières années – exercice pour le moins inconfortable pour moi (quand on travaille dans la brousse, on finit par oublier le discours et on avance) –, je dirais que ce qui me propulse, c'est un profond désir de provoquer un dialogue entre l'enfant et la cellule d'adultes qui l'entoure. Face à cette obsédante et omniprésente situation critique planétaire que tu nommes, je cherche comment donner aux jeunes personnes auxquelles je m'adresse l'envie d'être un peu plus authentiques, un peu plus lucides, un peu plus courageuses. Et à rappeler aux adultes de les laisser devenir ce qu'elles voudront bien devenir.

2. NDLR : Compagnie de théâtre destinée à l'enfance et à la jeunesse cofondée en 1997, avec Isabelle Cauchy, Michel G. Côté et Michel Garneau à la direction artistique.

UNE LUNE ENTRE DEUX MAISONS





LE PROBLEME AVEC LE ROSE



Chère Marie-Eve, tu proposes de m'emmener sur le terrain de la maternité, que nous échangeons sur ce grand remous que nous avons toutes les deux vécu presque en même temps, il y a maintenant un peu plus de deux ans. Ça me fait plaisir. Cette bombe qui a atterri dans ma vie, je l'ai chérie longtemps avant qu'elle arrive. C'est mon sujet préféré. Et elle pourrait maintenant rendre impossible tout le reste (je me dis au moins une fois par semaine que c'est le cas, que je travaille donc mal depuis qu'elle fait exploser la maison, que je réussis de peur), je dirais : tant pis. C'est ça, la chose qui ne sera plus jamais : je tiens dans ma main celle d'une petite que je souhaite capable de vérité, d'ouverture et d'audace, alors je dis plus souvent « tant pis » au reste. Je protège féroce­ment mon temps pour en avoir auprès d'elle. Je vais moins voir de spectacles à Montréal qu'avant, je voyage moins pour le travail qu'avant. Est-ce que j'ai peur de manquer des choses ? Bien sûr. Est-ce que je crains une sorte « d'isolement artistique » ? Aussi. Mais faire autrement n'a pas de sens. Je remarque cependant que mon regard sur ce qui m'entoure change. Que j'observe mieux et que je m'agite moins. Ça me nourrira peut-être de belle manière.

Je constate également que le fait d'être maman teinte mon rapport aux enfants que je côtoie dans mes processus d'écriture. Depuis six ans, je crée de plus en plus en m'inspirant de matériaux textuels produits par des jeunes que je rencontre en classe. Ce qu'ils choisissent de nommer, les mots qu'ils emploient, les sujets qu'ils contournent ou délaissent continuent de m'être nécessaires. Mais les moments partagés ensemble (la tension autour d'une idée,



Cette bombe qui a atterri dans ma vie,
je l'ai chérie longtemps avant qu'elle arrive.

— Érika

l'inconfort qui passe, l'excitation qui s'installe parce que c'est vendredi, le fun qui pogne parce que la consigne leur plaît, celui qui ne va pas ce jour-là et qui s'emmure, celle qui n'a pas confiance en elle et copie, l'autre qui se confie, l'autre au fond qui a vite fini et qui se dissipe...) me colorent davantage. J'en ressors plus profondément touchée. Je pense que j'arrive à les aimer mieux.

Je souhaite que le Petit Théâtre de Sherbrooke des prochaines années soit le théâtre de rencontres de qualité entre les jeunes, les processus et les artistes. Que mes jeunes concitoyens de l'Estrie aient de véritables occasions d'y développer leur pensée et leur sensibilité. Pour y arriver, je devrai, je pense, accepter davantage de prendre le temps qu'il faut, de rester longtemps quelque part pour laisser aux choses le temps d'émerger, de faire moins pour faire mieux.

Chère Marie-Eve, j'ai envie de terminer cette lettre sur une confidence. Autant j'aime les enfants, autant ils m'angoissent. Je ne m'habitue toujours pas à les voir débarquer en meute dans une salle de spectacle pour y découvrir ce que j'ai imaginé pour eux. Ces matins-là, je les déteste presque, avec leur espoir d'être émerveillés et leur envie d'être transportés ailleurs. Parce que j'ai furieusement peur, chaque fois, de les décevoir. Mais je prends un grand respire, je me rebranche sur la chance que j'ai d'avoir ce fabuleux véhicule qu'est le Petit Théâtre pour aller à leur rencontre et je me redis que, si j'ai la chance d'en aider deux ou trois à grandir un peu, ce sera déjà bien.

Érika!

J'ai adoré te lire avant-hier et je ressens le même bonheur en te relisant ce matin. Je me sens privilégiée d'échanger mes pensées avec toi et d'avoir accès aux tiennes. J'ai aussi beaucoup ri en lisant le dernier paragraphe de ta lettre. Tu décris un sentiment que je connais parfaitement : ce vertige qui nous traverse comme un train quand les portes des salles de spectacles s'ouvrent aux petits pas de nos jeunes spectateurs. Mais à quoi avons-nous pensé en choisissant de nous adresser à ces enfants ? Qu'est-ce qui a bien pu nous passer par la tête ? Et pourtant ! Comme nous les aimons, ces petits, et comme nous les respectons, surtout ! N'est-ce pas, d'ailleurs, ce profond respect que nous avons pour les enfants qui déclenche ce grand vertige avant la représentation ? Tu nommes parfaitement la chose : cette peur de les décevoir est proportionnelle à la considération que nous avons pour eux. Je répète souvent que je m'adresse aux enfants avec tout mon cœur et toute mon intelligence. Il me semble que tu fais de même – même si, ultimement, notre travail est plutôt différent. Notre engagement envers les enfants est entier. Comme artiste, et j'oserai dire comme mère, aussi.

Dans cette nouvelle lettre que tu m'as écrite, tu me parles de celle qui t'a passé le témoin au Petit Théâtre de Sherbrooke, une femme qui t'a guidée sur les chemins de la liberté – c'est du moins ce que j'observe de l'extérieur : à mes yeux, tu es une artiste libre. Je te vois aller, depuis que tu es à la barre du Petit Théâtre, et je te sens épanouie, inspirée, embrassant la création de tout ton être. Tu explores des thématiques fortes et ancrées dans le monde moderne, et les formes que tu choisis pour raconter les mondes que tu inventes se renouvellent constamment. Le fait que tu vives à l'extérieur d'un grand centre urbain me laisse aussi croire que tu es à la recherche d'une sorte d'état sauvage, une connexion profonde avec la nature et avec toi-même.

Cette correspondance que nous avons me fait dire à moi aussi que, à travers toutes nos différences et les enjeux auxquels nous nous heurtons, nous avons plusieurs points en commun. Plus tôt cet été, tu m'écrivais : « Je te perçois comme quelqu'un qui a besoin de nature, d'air... qui peut être contemplative et prendre le temps de se laisser un peu envahir par l'espace. Si je m'essaie à nommer un oiseau [qui pourrait te ressembler]... j'essaierais le huard, fidèle à son couple et à son territoire... assez "groundé" comme oiseau... » Ces dernières lignes m'avaient fait pleurer. Le chant du huard est l'une des mélodies que j'aime le plus au monde. Son cri évoque pour moi l'abandon, la douleur, la douceur, la liberté. Il me rappelle mes racines, il me fait penser au lac François, pas loin du lac Saint-Jean, où j'allais passer mes étés quand j'étais petite. Mon grand-père maternel y avait construit un chalet sur les terres de la Couronne, et mon oncle Paul y vit encore six mois par année. Là-bas, c'est comme une chanson de Desjardins : des épinettes, de la mouche noire, des truites arc-en-ciel et de la beauté.

Ça fait du bien de sentir que même éloignés les uns des autres – l'une de l'autre –, on peut être ensemble.

Je te laisse sur ces mots de Saint-Denys Garneau, qui nomment bien ma vision de l'enfance.

*Ne me dérangez pas je suis profondément occupé
Un enfant est en train de bâtir un village
C'est une ville, un comté
Et qui sait
Tantôt l'univers*



Marie-Eve,

Notre échange estival s'achève. Il m'a plu à moi aussi, ce temps de réflexion partagé. Même si on se croise assez souvent et dans différents contextes professionnels, on n'a finalement presque jamais accès à ce qui anime vraiment l'autre. C'est compréhensible : c'est quand même un peu périlleux d'ouvrir les valves dans un foyer de la Maison Théâtre ou sur la Place du Marché à Rideau. Mais c'est aussi un peu dommage, non ? Une chance qu'il arrive parfois ce genre d'invitation pour brasser les cartes et nous forcer à entrer en relation autrement. Je nous souhaite de trouver encore l'espace pour que nos idées se rencontrent librement et simplement, comme ça.

Chère collègue, du haut de mes six grosses années toute seule comme une grande à la direction artistique d'une compagnie établie (percevas-tu mon sourire en coin ? Je l'espère...), je souhaite que tes prochaines années au Carrousel te permettent de continuer à y déployer ta vision, de te connecter encore plus profondément à tes désirs et, j'oserai le dire, de t'affranchir de ce gigantesque bagage qui t'a été confié. Comme toi, je pense que c'est une richesse de prendre le temps de connaître l'ADN de la bête avant de se lancer au front. Mais j'ai aussi ressenti à un certain moment qu'il fallait qu'on me lâche la bride pour me laisser foncer tête baissée vers l'avant. J'ai hâte de voir quelle trajectoire tu choisiras.

Je termine moi aussi sur les mots d'un Garneau, un autre, celui qui résonne en moi depuis l'enfance. Ces mots-là, j'ai eu la chance de les entendre de la bouche même de Michel une bonne centaine de fois, entre 2003 et 2006, alors que commençait mon « épopée » au Petit Théâtre. À chaque représentation, toute droite dans l'ombre, à essayer bien humblement de faire honneur au travail de Marcelle (Hudon – une autre qui est assez « brousse » merci et pour qui j'ai beaucoup d'admiration), la voix du poète me rentrait chaque fois dans le corps et dans le cœur. Je pense que ces mots-là sont parmi ceux qui ont le plus forgé la femme et l'artiste que je suis aujourd'hui.

*maman
je crois que je sais
ce qu'il faut savoir*





*je commence à vivre maintenant
chaque jour de vie
dans le réel des choses
dans le cœur de mon pays
dans le cœur de ma ville
il me faut un amour où vivre
il me faut un jour dans ma main
la main plus petite d'un enfant
c'est tout ce que l'humanité peut faire*

À bientôt.



MARIE-EVE HUOT appartient à la nouvelle génération d'artistes engagés corps et âme dans la création jeune public. En 2007, elle cofonde la compagnie Théâtre Ébouriffé avec laquelle elle crée cinq spectacles, dont *Nœuds papillon* et *Des pieds et des mains*. Depuis 2016, elle prend le relais de Suzanne Lebeau à la codirection artistique du théâtre Le Carrousel.

Autrice, metteuse en scène et directrice artistique du Petit Théâtre de Sherbrooke, ÉRIKA TREMBLAY-ROY puise son désir de créer dans la rencontre de son écriture avec d'autres disciplines artistiques. Elle collabore avec un compositeur (*Tante T*, *Autopsie d'une napkin*, *Jour 1*), une artiste visuelle (*Histoires à plumes et à poils*), puis avec le chorégraphe Christophe Garcia (*Lettre pour Éléna*, *Le problème avec le rose*).

Texte **Christine Beaulieu**
Dramaturgie **Annabel Soutar**
Mise en scène **Philippe Cyr**
Production **Porte Parole** et **Champ gauche**
6, 7, 8 et 9 novembre

J'AIME HYDRO





DIALOGUE PORTÉ PAR LES PAROLES DE :

Luce Asselin, PDG de l'Agence de l'efficacité énergétique du Québec

Christine Beaulieu, autrice de *J'aime Hydro*

Nicolas Boisclair et Alexis de Gheldere, réalisateurs du film documentaire *Chercher le courant*

Jean Charest, homme politique

Youri Chassin, économiste

Véronique Côté, autrice de l'essai *La vie habitable* et du texte

Nous sauver d'une sorte de nuit

Richard Desjardins, coréalisateur du film documentaire *L'erreur boréale*

Cyril Dion, coréalisateur du film documentaire *Demain*

et auteur du *Petit manuel de résistance contemporaine*

Roy Dupuis, cofondateur et porte-parole de la Fondation Rivières

Stéphane Hessel, auteur de l'essai *Indignez-vous!*

Nancy Huston, autrice de l'essai *L'espèce fabulatrice*

Mélanie Laurent, coréalisatrice du film documentaire *Demain*

Jean Lesage, homme politique

René Lévesque, homme politique

Bénédicte Manier, autrice de l'essai *Un million de révolutions tranquilles*

Rita Mestokosho, écrivaine

Jacques Parizeau, homme politique

Nicholas de Pencier, Edward Burtynsky et Jennifer Baichwal,

réalisateurs du film documentaire *Anthropocène*

Annabel Soutar, cofondatrice et directrice artistique de la compagnie de théâtre Porte Parole
ainsi que l'**Amoureux de Christine** et un **Ingénieur forestier**

Et **George Marshall**, auteur de l'essai *Le syndrome de l'autruche –*

pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique :

C'est au moyen d'histoires que nous, êtres humains, donnons du sens à notre monde, apprenons des valeurs, façonnons nos croyances et donnons une forme à nos pensées, nos rêves, nos espoirs et nos peurs. Les histoires sont partout: mythes, fables, épopées, récits historiques, tragédies, comédies, tableaux, danses, vitraux, films, histoires sociales, contes de fées, romans, schémas scientifiques, bandes dessinées, conversations et articles de journaux. Avant même d'apprendre à lire et à écrire, nous entendons plus de trois cents histoires.

NOUS TOUS ÉCLAIRÉS PAR L'ART

Dialogue entre électrons libres autour de *J'aime Hydro*

imaginé par MARION GERBIER

PRÉLUDE

Des voix inspirées de maintes sources affluent depuis plusieurs années vers un même point : nous dire comme il est temps, nous raconter comment ça pourrait être autrement, maintenant. Toutes nous invitent, à contre-courant économique, à retrouver l'essence de notre présence ici et notre nature créative.

Dialogue (n. m.) • Ensemble des paroles qu'échangent les personnages d'une pièce de théâtre, d'un film, d'un récit.

*

Noir. On entend seulement les voix.

CYRIL. Tout naît de nos récits.

VÉRONIQUE. Je m'appelle Mathilde, je suis en secondaire 5, je fais partie de Pour le futur Québec. Depuis des mois, avec mes amis, on est venus s'asseoir tous les vendredis après-midi devant l'Assemblée nationale. Qu'est-ce qu'on doit faire de plus pour que vous compreniez qu'on vous demande de vous occuper sérieusement et immédiatement de la crise climatique?

ANNABEL. Je me dis «c'est là que je dois entrer»! Parce que c'est ça, le but de ma compagnie de théâtre : faire parler les gens quand ils pensent que c'est impossible de parler.

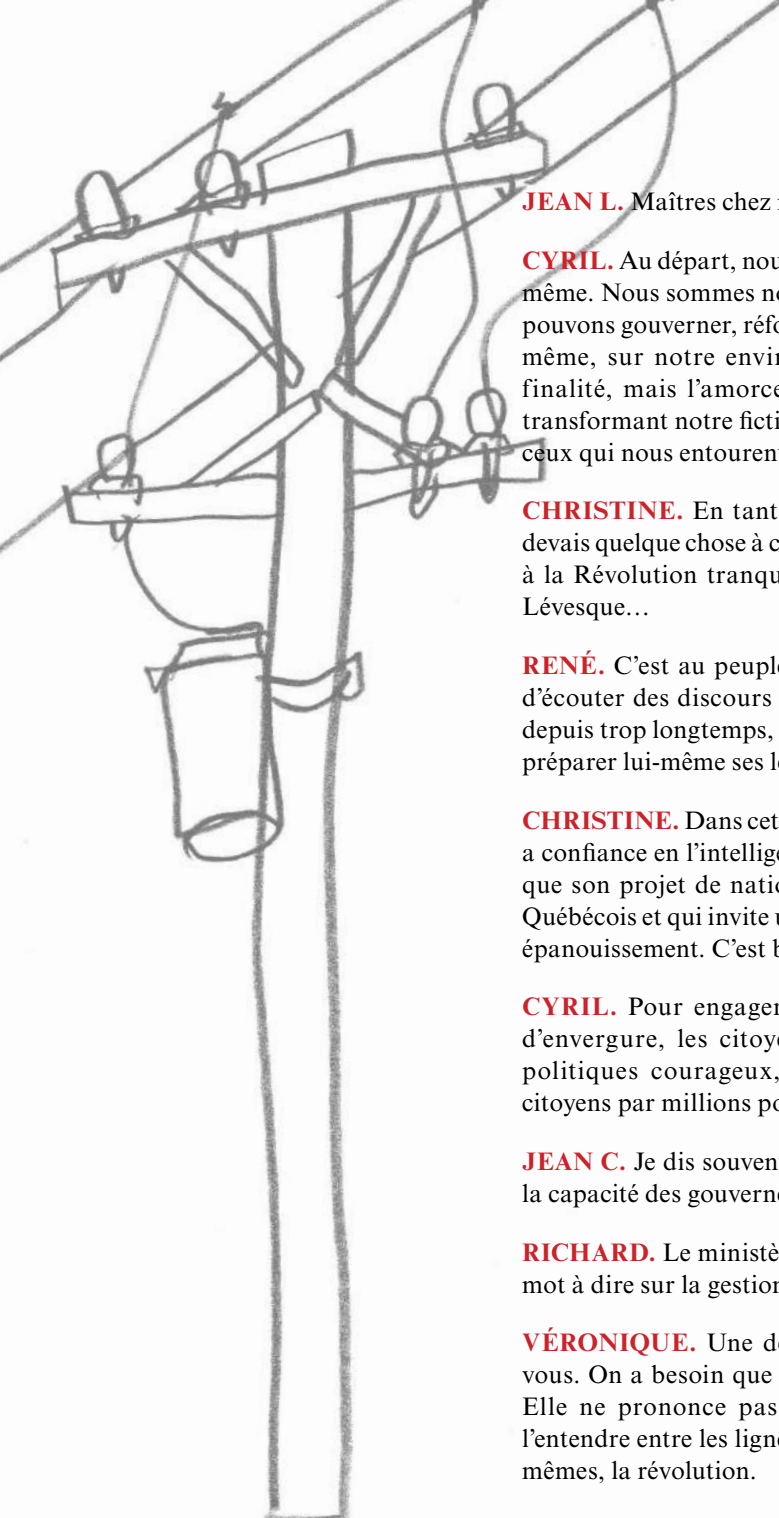
VOIX OFF. Porte Parole. Notre mission est de créer des prestations en direct qui font vivre une expérience visant à stimuler l'engagement des Canadiens. Porte Parole veut aussi promouvoir à l'étranger le rôle clé joué par les artistes de la scène canadienne afin de maintenir un dialogue sur la démocratie.

Porte-parole (n. m. inv.) • Celui, celle qui s'exprime au nom d'une communauté, d'une compagnie, d'un groupe, d'une personne.

Lumière.

CHRISTINE. Parce que je suis Québécoise.

CYRIL. De tout temps, ce sont les histoires, les récits qui ont porté le plus puissamment les mutations philosophiques, éthiques, politiques... C'est donc par les récits que nous pouvons engager une véritable «révolution».



JEAN L. Maîtres chez nous!

CYRIL. Au départ, nous n'avons de pouvoir que sur nous-même. Nous sommes notre propre empire, celui que nous pouvons gouverner, réformer, transformer. Agir sur nous-même, sur notre environnement proche n'est pas une finalité, mais l'amorce de réalisations plus vastes. En transformant notre fiction individuelle, nous proposons à ceux qui nous entourent le ferment d'un récit collectif.

CHRISTINE. En tant que Québécoise francophone, je devais quelque chose à cette grande étape de notre histoire, à la Révolution tranquille, à la nationalisation, à René Lévesque...

RENÉ. C'est au peuple du Québec de décider d'arrêter d'écouter des discours sans lendemain comme on le fait depuis trop longtemps, au point de vue économique, et de préparer lui-même ses lendemains.

CHRISTINE. Dans cette vidéo-là, je vois un politicien qui a confiance en l'intelligence du citoyen, qui est convaincu que son projet de nationalisation est bon pour tous les Québécois et qui invite un peuple à participer à son propre épanouissement. C'est beau.

CYRIL. Pour engager des transformations politiques d'envergure, les citoyens ont besoin de responsables politiques courageux, qui ont eux-mêmes besoin de citoyens par millions pour les soutenir.

JEAN C. Je dis souvent qu'il ne faut jamais sous-estimer la capacité des gouvernements de se tromper.

RICHARD. Le ministère de l'Environnement n'a pas son mot à dire sur la gestion de la forêt?!

VÉRONIQUE. Une des députés dit: «On a besoin de vous. On a besoin que vous nous souffliez dans le cou.» Elle ne prononce pas les mots exacts, mais on croit l'entendre entre les lignes nous enjoindre de la faire nous-mêmes, la révolution.

STÉPHANE. Créer, c'est résister. Résister, c'est créer.

VÉRONIQUE. J'écris pour dire que nous aurons tout à inventer pour que la vie reste vivable ici, pour que nos existences demeurent habitables.

NANCY. C'est ainsi que nous, humains, voyons le monde : en l'interprétant, c'est-à-dire en l'inventant, car nous sommes fragiles, nettement plus fragiles que les autres grands primates. Notre imagination supplée à notre fragilité. Sans elle – sans l'imagination qui confère au réel un Sens qu'il ne possède pas en lui-même –, nous aurions déjà disparu, comme ont disparu les dinosaures.

CYRIL. Nous sommes face à un danger d'une ampleur comparable à celle d'une guerre mondiale. Sans doute même plus grave. Danger porté par une idéologie, matérialiste, néolibérale, principalement soucieuse de créer de la richesse, du confort, d'engranger des bénéfices. Qui envisage la nature comme un vaste champ de ressources disponibles pour le pillage, les animaux et autres êtres vivants comme des variables productives ou improductives, les êtres humains comme des rouages...

RITA. (*Tapant avec ses pieds au sol*) Faut que tu apprennes à t'enraciner. C'est ta mère, la Terre en dessous, là ; elle te porte tous les jours, c'est incroyable !

CYRIL. Nous ne sommes pas extérieurs à la nature, nous sommes la nature. Nos corps sont d'extraordinaires écosystèmes, inextricablement liés à l'ensemble du vivant.

CHRISTINE. Tout est fait d'atomes. Mon corps est un tas d'atomes mis ensemble, le plancher aussi, vous aussi. Donc, tout est vide en quelque sorte. Mais nous, les humains, on n'arrive pas à voir tout cet espace-là ; c'est fou comme notre vision est limitée !

CYRIL. L'humain est un animal parmi d'autres. Sans doute le plus invasif et le plus destructeur de la planète. Et, à partir du moment où il entreprend de construire des cités, des routes, il commence à coloniser un espace dévolu aux autres espèces. Or la maîtrise de l'électricité et des énergies fossiles a surmultiplié sa capacité à détruire et à envahir.

Anthropocène (n. m. néologisme) • L'époque géologique actuelle dans laquelle les humains sont la cause première de changements planétaires permanents.

NICHOLAS, EDWARD ET JENNIFER. Les changements climatiques, les extinctions massives, les espèces invasives, les technofossiles, l'anthropoturbation, la terraformation ou la redirection des cycles d'eau sont autant de manifestations d'une signature humaine indélébile sur Terre.

AMOUREUX DE CHRISTINE. Explique-moi comment une expertise d'une partie d'une société humaine, à une époque donnée, pourrait être plus importante qu'un écosystème immensément précieux et complexe, élaboré depuis des millions d'années ?

CYRIL. Quand? Je n'en ai pas la moindre idée. Comment exactement? Je n'en sais rien non plus. Est-ce que l'effondrement écologique n'aura pas déjà eu lieu? C'est possible. Mais quel autre projet adopter?

NICOLAS. L'écosystème complet de la Romaine va y passer parce qu'on n'aura pas su utiliser d'autres filières énergétiques moins coûteuses comme la biomasse, la géothermie, le solaire thermique, l'éolien et l'efficacité énergétique.

RICHARD. Le décor autour a 10 000 ans. Il date de la dernière glaciation.

INGÉNIEUR FORESTIER. Y en sortent du bois sur papier. Après ça, on va sur le terrain, pis dans la forêt, y en a plus de bois.

MÉLANIE ET CYRIL. On va partir sur la route, nous, jeunes parents, qui nous posons cette question-là, qui réunissons une équipe, nous partons sur la route pour découvrir quel pourrait être ce nouveau rêve, cette nouvelle histoire qui va permettre à nos enfants de vivre demain.

VÉRONIQUE. Je nous souhaite surtout, à tous, de visiter cette nature envers laquelle nous endettons la jeunesse jusqu'à la lie. Jusqu'à en échapper l'une et l'autre.

ALEXIS. Le but d'être ici, c'est de filmer la rivière, montrer son écosystème aux gens, qu'ils puissent la voir et développer un sentiment d'appartenance.

CHRISTINE. Parce que vous le savez ben que j'ai accepté de faire le projet.

NICOLAS. De la source à l'embouchure pendant cinq semaines, on a habité la rivière Romaine. Ç'a été ma coloc, ç'a été mon moyen de transport, ç'a été mon eau potable d'un bout à l'autre, ç'a été le petit son quand on s'endort, la chute majestueuse, le bruit assourdissant parfois.

VÉRONIQUE. Il nous faut répondre au vacarme, rappeler à nous le désir. Et le désir a besoin d'espace pour exister. Il nous faut nous défendre de ce remplissable massif. Il faut convoquer le silence plus souvent, ménager des jours de paix, protéger des heures vierges de toute opinion.

CYRIL. Nous avons besoin de silence. De sentir notre respiration, de prêter attention aux signaux que notre corps émet, chaque instant. À la nourriture que nous ingérons. De nous plonger dans la nature, pour être au contact des arbres, de la terre, du ciel immense.

ROY. Redéfinir ce que ça veut dire que d'être riche. C'est quoi, la vraie richesse?

CHRISTINE. Et finalement, je pense, comme Rita, que je ne remercie pas assez.
Merci, rivières.

CYRIL. Comment espérer développer un tant soit peu d'empathie, comprendre ceux qui nous entourent, si nous n'en avons qu'une expérience virtuelle, noyée dans un flot ininterrompu de stimulations?

VÉRONIQUE. Sur ce, je pars m'enfouir sous les arbres.

MÉLANIE ET CYRIL. Donc, on va commencer par l'agriculture. Puis l'agriculture va nous emmener vers l'énergie, l'énergie va nous emmener vers l'économie, qui va nous emmener vers l'éducation, et l'éducation vers la démocratie.

LUCE. À ce stade-ci de l'évolution de la question de l'environnement, du développement durable et de l'efficacité énergétique, on parle d'un projet qui doit devenir naturel, qui doit devenir une culture.

CYRIL. Ce projet qui est de nous réenchâsser dans la nature à la manière des premiers peuples est-il souhaitable? [...] Voilà une question philosophique à laquelle il nous sera difficile de répondre tant nous avons passé de siècles à considérer notre domination comme acquise.

CHRISTINE. Je doute très fort que je puisse, moi, avoir une réponse à cette question-là.

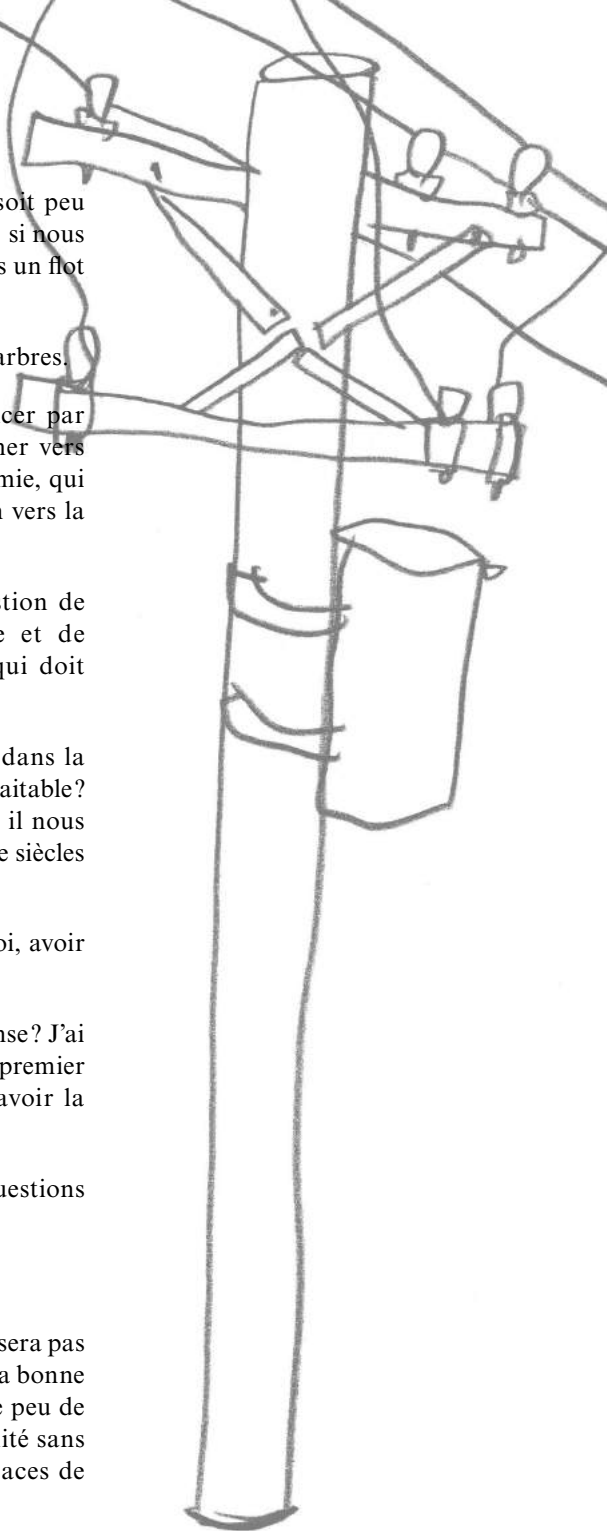
JACQUES. Vous savez que j'ai jamais eu la réponse? J'ai eu beau la demander tous les deux mois, comme premier ministre du Québec, j'ai jamais été capable d'avoir la réponse et, pourtant, c'est important.

VÉRONIQUE. Poésie: réponse sauvage à des questions qui ne se posent pas.

Comment faire pour vivre?

Comment faire pour vivre ensemble?

CYRIL. Nous savons qu'agir individuellement ne sera pas suffisant et que nous ne pouvons pas compter sur la bonne volonté des responsables politiques. Ils n'ont que peu de pouvoir sans nous, et nous avons un pouvoir limité sans eux. Notre seule issue est de construire des espaces de coopération entre élus, entrepreneurs et citoyens.





**Mais nous, les humains,
on n'arrive pas
à voir tout cet espace-là ;
c'est fou
comme notre vision
est limitée !**

— Christine



RICHARD. Faut qu'on parle!

CHRISTINE. On a engagé Mathieu pour jouer toutes les personnes que je rencontre. Mais aussi parce qu'il est dramaturge, il écrit du théâtre, Mathieu.

MÉLANIE. Je découvrirai en même temps que le spectateur ce qui se passe, les gens qu'on rencontre, les questions qui vont me traverser l'esprit, les réponses que je veux absolument. Et puis je serai nourrie de ce que j'ai vécu avant et donc je poserai de nouvelles questions, et on évoluera tous ensemble.

VÉRONIQUE. Il y a mille petites lumières qui brillent dans le brouillard néolibéral qui nous assaille de partout. Il suffit de bien regarder pour les voir protester en clignotant.

BÉNÉDICTE. Partout dans le monde, ils échangent sans argent, fabriquent, réparent, recyclent et mettent en place de nouveaux communs. Qui sont-ils? Des hommes et des femmes qui ont repris en main les enjeux qui les concernent.

ROY. Je ne veux pas décider pour la population québécoise, je veux que ce soit eux et qu'ils aient les outils nécessaires pour le faire.

MÉLANIE ET CYRIL. En prenant un pas de recul, quand on aura positionné justement toutes les pièces du puzzle, [il faut] qu'on puisse avoir le sentiment que ce monde est déjà là, que le monde de demain est déjà présent. Qu'on n'est pas dans la science-fiction! Et que la seule chose qui manque, c'est que chacun d'entre nous se mobilise pour le construire.

CHRISTINE. Parce que nous sommes face à une nouvelle grande étape et que je nous souhaite d'avoir le courage et l'audace tranquilles de ne pas la manquer.

VOIX OFF. 50 000 spectateurs de *J'aime Hydro* à travers le Québec: Laval, Baie-Comeau, Sept-Îles, Drummondville, L'Assomption, Longueuil, Sainte-Geneviève, Saint-Jean-sur-Richelieu, Châteauguay, Carleton-sur-Mer, Québec, Rimouski, Trois-Rivières, Saint-Jérôme, Sainte-Thérèse, Rouyn-Noranda, Val-d'Or, Shawinigan, Brossard, Mont-Laurier, Saint-Georges, Montréal, Victoriaville, Saint-Eustache, Sherbrooke, Joliette, Granby, Rivière-du-Loup, Châteauguay. Et bientôt Ottawa.

VÉRONIQUE. Je sais que je ne suis pas la seule. Je sais que je ne suis plus toute seule.

MÉLANIE. C'est un sujet dont on parle de moins en moins, la solidarité. Comment plusieurs êtres humains ensemble peuvent déplacer des montagnes.

YOURI. L'énergie d'avenir, pour moi, c'est la créativité humaine.

CYRIL. Les récits ne se bornent pas aux artistes. Chaque entrepreneur qui invente une nouvelle façon de conduire son activité, chaque ingénieur qui élabore de nouveaux

fonctionnements, chaque économiste imaginant de nouveaux modèles, chaque élu qui réinvente l'administration de son territoire, chaque...

ANNABEL. C'est la responsabilité de qui, alors ?

CHRISTINE. Il faut être plus responsables l'un de l'autre.

VOIX OFF. Porte Parole croit fermement que tous les membres d'une communauté doivent accepter la responsabilité du rôle qu'ils jouent en tant que citoyens informés afin d'assurer la santé et le dynamisme de la démocratie.

CYRIL. Imaginez si l'ensemble de l'énergie productive et créative des personnes qui travaillent chaque jour sur la planète n'était pas concentrée à faire tourner la machine économique, mais à pratiquer des activités qui leur donnent une irrésistible envie de sauter du lit chaque matin, et que cette énergie soit mise au service de projets à forte utilité écologique et sociale... Il y a fort à parier que le monde changerait rapidement.



ÉPILOGUE

CYRIL, POUR NOUS TOUS. Et lorsque ce récit sera suffisamment partagé, il sera temps d'unir nos forces, par millions, pour modifier les architectures qui régissent nos vies.

Et cela commence aujourd'hui.



MARION GERBIER a passé les vingt premiers étés de sa vie au Québec avant de s'y enraciner en 2003. Elle a suivi son oncle dans les bois de champignons au Vermont, sur les rivières à saumon gaspésiennes, dans les écuries de Saint-Tite, aux cueillettes de petits fruits de Saint-Valentin et à l'érablière du Petit Rang... ainsi qu'aux Archives d'Hydro-Québec dans Hochelaga-Maisonneuve pour fouiller des microfilms sur la centrale hydroélectrique de la Beauharnois. Cet oncle qui, après avoir fait carrière à Hydro-Québec, est retourné à ses premières amours, la plume et le documentaire, en retraçant, en quatre ouvrages monumentaux, l'histoire de la grande entreprise et ses quatre filiales (*Une ligne et des hommes*, 1991 ; *Sans traces de pas sur la neige*, 1997 ; *Les coureurs de lignes*, 1999 ; *Les porteurs de lumières*, 2004).

ZÉRO

Texte, mise en scène et interprétation **Mani Soleymanlou**

Production **Orange Noyée**

Coproduction **Théâtre français du CNA** et **La Chapelle Scènes contemporaines**

27, 28, 29 et 30 novembre

MANI SOLEYMANLOU : UN ABÉCÉDAIRE

conçu par SOPHIE GEMME, XAVIER INCHAUSPÉ
et MANI SOLEYMANLOU

A – AVANT

Le monde a radicalement changé depuis que je suis monté pour la première fois sur scène pour *Un. Zéro* est une tentative de revenir au souffle qui m'avait amené à prendre la parole il y a huit ans. Et si les Iraniens avaient gagné leurs élections en 2009? Et s'il n'y avait pas eu la guerre, l'exil, le regard de l'autre, la division, la séparation? Et si? C'est à ce «Et si?» que je veux convier les spectateurs. Cet «avant» ce qui survient.

B – BROMANCE

Bien avant *Un*, alors que j'étais à l'École nationale de théâtre, nous avons monté, Éric Bruneau, Jean-Moïse Martin, Guillaume Cyr et moi-même, une courte pièce devant les étudiants. Sept ans plus tard, nous nous retrouvions pour créer à La Licorne *Ils étaient quatre*, cette histoire d'amitié entre *boys*, cette *bromance* qui perdure. Donc, mon premier spectacle, ce n'est pas *Un*, mais *Ils étaient quatre*!

C – COME ON!

Un soir, alors que je joue *Trois* à Montréal, je retrace comme à l'habitude mon parcours et les différentes villes où j'ai habité. «Prochaine scène! Ottawa! Ottawa, pendant trois ans. Ottawa, c'est un peu comme les toilettes d'un McDo. C'est propre, mais tu y vas juste parce que t'es obligé.» Un spectateur me répond alors très fort : «Ah! *Come on!*» Je reste figé quelques secondes avant de pouvoir reprendre le spectacle. À ma sortie de scène, Jean Marc Dalpé m'attend au bar avec un large sourire et me dit : «Tu voulais nous provoquer, hein? Ben, moé, je t'ai répondu!»

D – DIVERSITÉ

L'omniprésente question de la diversité est loin d'être simple et, sans réduire ma pensée à ce seul aspect, le monologue que j'ai écrit avec Mireille Métellus dans *Neuf [titre provisoire]* résume assez bien l'écœurement ressenti à l'occasion : «J'ai parfois l'impression que les mots "issu-de-la-diversité" ont remplacé le mot "nègre". "Nègre" a le mérite d'être clair. Une couleur, c'est clair. Noir. Nègre. C'est dans la bouche de l'autre que ça pourrit. "Issu-de-la-diversité", c'est toujours aussi flou peu importe la bouche qui le dit. C'est rien, "issu-de-la-diversité". Tout le monde est "issu-de-la-diversité". Pas une seule personne dite "issue-de-la-diversité" ne se considère "issue-de-la-diversité". Ça n'a pas de couille, "issu-de-la-diversité". C'est lâche, "issu-de-la-diversité". Je suis une femme, noire, actrice, vieillissante et maintenant issue de la diversité. Je suis tout... sauf comme toi. Je préfère être pleinement noire que lâchement "issue-de-la-diversité".»

E – ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

Mon acceptation à l'École nationale de théâtre est, sans aucun doute, le *feeling* le plus intense jamais vécu précarrière. À l'époque, j'étudiais avec Pierre Antoine Lafon Simard et Victor Andres Trelles Turgeon à Ottawa. Nous avons fait nos auditions ensemble. Un Franco-Ontarien d'origine iranienne, un autre d'origine péruvienne et un exilé québécois à Ottawa, tous *coachs* par Joël Beddows, tous acceptés à l'École nationale de théâtre à Montréal et au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Qui l'eût cru?

F – FRANCE

Pour faire *Trois* en France, il fallait tout effacer et recommencer avec de nouveaux interprètes. La situation actuelle, l'histoire de nos deux pays, les manières d'aborder les problématiques, de discuter et d'argumenter sont si différentes qu'on ne pouvait pas simplement transposer le spectacle. En comparaison, *Trois* joué ici apparaissait beaucoup trop « gentil ». D'ailleurs, lors d'une des premières répétitions à Paris, deux interprètes ont failli en venir aux coups. Ils disaient pourtant exactement la même chose. Vive la France!

G – GILBERT BÉCAUD

Je rrrrrrrreviens te chercher. Je savais que tu m'attendais. Je savais que l'on ne pourrrrrrrrait se passer l'un de l'autrrrrrrre longtemps! Il y a du Bécaud dans presque tous mes shows. J'aime son ampleur musicale, le théâtre dans son chant, la manière dont il mord dans les mots, mais surtout ses « r » qui roulent.

H – HEY BOY!

Hey boy! Y a combien de lettres dans l'alphabet déjà?

I – IRAN

J'ai hâte au jour où un jeune Iranien me dira : « Viens que je te montre ton pays comme tu ne l'as jamais vu. On va aller s'asseoir l'après-midi dans le parc Mellat, *kheili bahalé*, on pourra passer l'après-midi là, sous le soleil chaud de ton nouvel Iran. On ira voir une fille que je connais chanter dans un bar, elle chante des trucs traditionnels, mais des standards de jazz aussi. Tu l'aimeras. Et on finira la soirée chez moi, sur le toit, mes cousins seront là. De là, on peut voir la ville au grand complet. De là, *barādar*, on entend battre le pouls de la ville. Je te jure. Jamais tu n'auras entendu battre si fort le pouls de ton peuple, de ton Iran. Et si t'écoutes bien, on peut même entendre des millions d'Iraniens faire l'amour. Écoute. Tu les entends jouir de liberté. Écoute. »

J – JEANDALF ET COMPAGNIE

J'aime bien donner des surnoms à mes habituels collaborateurs. Il y a Cat The Laf (Catherine La Frenière), Vinnie (Erwann Bernard), Professor X (Xavier Inchauspé) et le magicien Jeandalf (Jean Gaudreau), qui assure l'assistance à la mise en scène et la régie de tous mes spectacles. Je me demande le surnom qu'eux me donnent...

K – KHORESH

Un *khoresh*, ça sonne bien exotique, mais c'est simplement le terme générique pour désigner les ragoûts dans la cuisine persane. On en trouve de nombreuses variations avec toutes sortes d'ingrédients. Bref, un *khoresh*, c'est un *touski*... mais avec du safran !

L – LIVRE DES ROIS

Ça fait longtemps que j'ai cette idée en tête et que nous en discutons, mon équipe et moi. Et bientôt, nous allons plancher sur la prochaine création d'Orange Noyée, soit l'impossible histoire d'une troupe d'acteurs et d'actrices d'origine iranienne qui vont tenter d'adapter pour la scène... l'inadaptable *Livre des rois*. Clé de voûte de la culture persane, ce grand poème épique écrit en l'an 1000 par Ferdowsi relate l'histoire légendaire des rois d'Iran, de la création du monde jusqu'à l'arrivée de l'Islam. Une manière pour nous non seulement de jouer, comme nous aimons le faire, sur la mise en abîme du théâtre dans le théâtre, mais aussi d'aborder les thèmes de l'identité et de l'exil, cette fois sous l'angle de la construction des mythes populaires.

M – MUR

« Ton grand spectacle avec les indigènes, tu peux venir faire ça chez nous ? Allez ! Tu dois venir, Mani ! On a des choses à se dire, parce que vous là-bas, en Occident, vous courez, vous courez... vous courez dans le mur. Nous, on est au pied du mur et on vous attend. » Cette réplique, improvisée vers la fin des répétitions par Gustave Akakpo, jouant un producteur de théâtre togolais dans *Trois* en France, me semble tous les jours un peu plus vraie.

N – NUMÉROLOGIE

Les chiffres se sont imposés d'eux-mêmes. *Un* est devenu *Un* parce que le titre du spectacle devait, au départ, être mon numéro d'assurance sociale. Ça semblait trop compliqué, alors on a choisi d'y aller avec ce simple chiffre. Les spectacles suivants ont emboîté le pas. On a cherché à comprendre pourquoi. Pourquoi les chiffres ? On est même allés s'asseoir avec un ami, grand amateur de numérologie, pour qu'il nous explique tout cela... On n'est pas plus avancé !

O – ORANGE NOYÉE

La compagnie Orange Noyée tient son nom d'une tradition persane. Au Nouvel An iranien, parmi d'autres éléments qui décorent la maison, on trouve un bol d'eau à l'intérieur duquel flotte une orange. Celle-ci représente la Terre flottant dans son univers. Cette image évoque l'idée que nous sommes immergés dans notre temps, notre époque. Nos spectacles rendent tous compte de cela : jamais surplombants, toujours au plus près du ressenti et de l'expérience des interprètes mêmes.

P – PRÉQUEL

Un préquel, une préquelle ou un antépisode (mais c'est lourd « antépisode », et le A était déjà pris) est une œuvre dont l'histoire précède celle d'une autre œuvre antérieurement créée (merci, Wikipédia !). Ainsi, on pourrait dire que *Zéro* est à *Un* ce que Gargantua est à Pantagruel, ou ce que *Godfather II* est à *Godfather I*. Ou ce que *Lance et compte : la reconquête* est à... *Lance et compte* ? Genre.



En arabe, zéro, c'est *sefr*: le vide.

**Cherchant ce qui nous rassemble
plutôt que ce qui nous divise,
je souhaite retourner à ce vide.**

**Ce cercle primaire qui nous (r)attache
les uns aux autres.**

Q – QUAT’SOUS

Rien de tout ça n’était prévu. C’était censé être un soir. Un soir. Pas cent soixante soirs. *Les Lundis Découvertes* au Théâtre de Quat’Sous: venez découvrir un artiste québécois issu d’un milieu culturel! Un soir. Je n’avais rien à prouver, rien à expliquer, rien à défendre. Un soir, parler d’eux et revenir à mon simple moi. J’ai parlé de moi et de mon pays de naissance un soir et j’ai fini par parler d’immigration et d’identité cent soixante soirs.

R – RETOUR

Je ne sais pas si un jour je pourrai retourner à Téhéran ou si je resterai toute ma vie un Iranien errant de l’Iran. J’avoue que la perspective d’un service militaire obligatoire de deux ans et d’un éventuel interrogatoire sur le contenu de mes spectacles et de ce que j’y ai dit sur le régime ne m’excite pas particulièrement.

S – SEFR

En arabe, zéro, c’est *sefr*: le vide. C’est au cœur de cette pure abstraction qui avale tous ses multiplicateurs que je veux plonger. Cherchant ce qui nous rassemble plutôt que ce qui nous divise, je souhaite retourner à ce vide. Ce cercle primaire qui nous (r)attache les uns aux autres. Et quand je dis vide, entendez-moi bien, vide ne veut pas nécessairement dire qu’il y ait un manque. J’aime bien ce vide. Je l’aime de plus en plus. Ce vide qui m’a poussé à me questionner de *Un à Zéro*.

T – THÉ

Oh! j’ai oublié de parler du thé. Les Iraniens adorent le thé. On boit du thé tout le temps comme des débiles. Au petit déjeuner et immédiatement avant et après chaque repas. Au déjeuner et au dîner, mais aussi tout au long de la journée. Le matin, du thé. Le soir, du thé. Tout le temps le thé. On se réveille la nuit, on ne sait pas ce qui se passe, mais on boit du thé.

U – ULTIME

Zéro, ce sera mon dernier chiffre. Promis! Mouais, OK, il y aura peut-être des nombres en fait... mais plus de chiffres! Enfin... je pense. À suivre.

V – VIEILLIR

Nous sommes à l’hiver 2015, et je sors de scène. Depuis une semaine, je joue *Ils étaient quatre* à la Petite Licorne. Monique Spaziani m’approche après le spectacle et m’avoue alors regretter de trouver trop peu d’occasions de participer à une création collective, trop peu d’espaces où elle pourrait s’exprimer en son nom. «Tu sais, Mani, nous aussi, on l’a fait, le party.» L’idée fait son chemin. Ce sera ça, *Neuf [titre provisoire]*. Cette génération-là. Ces acteurs et actrices à qui on a surtout demandé «de jouer des personnages» dans leur carrière. Leur redonner la parole, alors que c’est la jeunesse qui me semble surtout tenir le crachoir aujourd’hui.

W – WILD WEST SHOW

C’est Brigitte Haentjens qui a d’abord pensé à moi pour mettre en scène *Le Wild West Show* de Gabriel Dumont. Un projet démesuré comme je les aime: dix autrices et auteurs à la langue

et aux univers dramaturgiques différents, des interprètes de partout au Canada, un pan oublié ou méconnu de notre histoire collective. Ce projet m’aura permis de découvrir non seulement le peuple métis, son histoire, sa lutte, mais aussi sa réalité actuelle. Le voyage à Batoche a été particulièrement marquant pour moi. On peut encore y voir les trous laissés dans les murs par la mitrailleuse Gatling qui a tué des dizaines d’insurgés métis. Je n’oublierai jamais cette image.

X – DIX

Bon, finalement, il va y avoir un nombre : *Dix*. Parce que bon... $1 + 0 = 10$, ou presque, non ? Notre volonté d’éclater ou, à tout le moins, d’étirer et de tordre l’espace et le temps précis de la « représentation théâtrale » ne date pas d’hier, mais aucune de nos créations ne s’y prêtait vraiment jusqu’à présent. *Dix* est né de cette volonté. Ainsi, tous ceux et celles qui auront vu *Zéro* à Ottawa, à Montréal et à Québec, seront invités à une représentation unique, le dernier soir, où dix artistes prendront la parole pour compléter, réécrire, critiquer, corriger, poursuivre mon solo.

Y – YUKON

Un m’a conduit jusqu’au Yukon pour deux représentations surréalistes. Le Grand Nord canadien, tabarnac ! Un Montréalais, Iranien d’origine, qui fait un spectacle sur son pays de naissance et sa quête identitaire devant quinze personnes, ça sonne comme une blague : « Un Iranien, cinq Inuits et dix Canadiens entrent dans un théâtre. L’Iranien dit à l’Inuit : “Hey, t’es d’où ? ” “Oh merci”, répond l’Inuit ! “Non, t’es d’où ? ” “Ben, j’utilise une crème pour la peau.” “NON ! TU VIENS D’OÙ ? ” » Le *punch line* vient d’un ingénieur algérien. Il me l’a raconté en chemin vers l’aéroport dans son taxi.

Z – ZÉRO

Ce n’est que récemment que mon père m’a expliqué la véritable raison de notre fuite de l’Iran. Un soir, des gardiens de la révolution l’attendaient à la maison. Ils l’ont cagoulé, l’ont fait monter dans leur voiture et l’ont baladé en rond pendant des heures avant de l’interroger. De retour à la maison, au lever du jour, il a fait nos bagages, et nous sommes partis à Paris. C’est cette histoire qui m’a donné l’étincelle pour écrire *Zéro*.



SOPHIE GEMME a fait des études en dramaturgie à l’École supérieure de théâtre de l’Université du Québec à Montréal et en écriture humoristique à l’École nationale de l’humour. Elle conçoit des documents dramaturgiques pour des compagnies de création, dont le Théâtre PÂP et ESPACE GO. Elle collabore aussi au magazine 3900, du Centre du Théâtre d’Aujourd’hui.

XAVIER INCHAUSPÉ est avocat de formation et docteur en philosophie. Directeur administratif de Sibyllines et secrétaire général d’Orange Noyée, il est également membre du comité éditorial du magazine 3900, pour lequel il signe de nombreux articles.

MANI SOLEYMANLOU a présenté *Un*, *Deux* et *8* au Théâtre français du CNA et a été à la tête de l’équipe de créateurs du *Wild West Show de Gabriel Dumont* à titre de metteur en scène et codirecteur artistique.

UN

DEUX

TROIS

ILS ÉTAIENT QUATRE

CINQ À SEPT

8

NEUF [TITRE PROVISOIRE]

ZÉRO

...

DIX





LÉVRIERS

Texte **Collectif**, en collaboration avec **Pénélope Bourque** et **Mercedeh Baroque**

Mise en scène **Sophie Gee**

Coproduction **Nervous Hunter** et **MAI (Montréal, arts interculturels)**

Un accueil du **Théâtre français du CNA** et du **Théâtre la Catapulte**

6 et 7 décembre

POURSUITES À VUE SUR LEURRE

ÉLOI HALLORAN

Moi, c'est un peu moins de deux cents kilomètres que j'ai parcouru, à dix-neuf ans, pour aller habiter à Montréal. Avec peu d'ambitions, sinon la naïve idée que troquer la région pour la métropole allait combler le vide – du moins, y ajouter un peu de matière. J'en avais marre de la maison de mes parents. D'y vivre malgré moi les scènes quotidiennes du « complexe narcissico-casanier » : « Errer dans les sept pièces de sa résidence pavillonnaire de banlieue. Fleurir celle-ci. Sourire au voisin. Il ne faut pas de faux pas. Pourquoi tant de haine ? Aucune incartade n'est permise. Jouer au bowling plutôt. Ou s'épanouir à voir des gladiateurs commandités se maltraiter. Errer encore. Chercher l'ultime chance des derniers humains ? S'enfoncer dans les vestiges sublimes d'une vie politique caduque¹ ? » Chaque jour, la nausée en assistant encore au « déploiement de l'ineptie collective », à prendre conscience de l'aliénation, à se sentir dépossédé, à vouloir tout changer. « *You ever get the feeling that everything in America is completely fucked up?* » J'avais peu d'ami·e·s, pas vraiment d'argent, un permis probatoire, mais pas d'char. Et même là, comme dans *Pump Up the Volume* : « *All I could do is drive out to some stupid mall. Maybe if I'm lucky... play some fuckin' video games, smoke a joint, and get stupid.* » C'est cet étrange spleen – doublé du privilège même d'en faire l'expérience sans trop de soucis – qui m'a poussé à partir de Gatineau. Et pourtant, un cafard aussi déconcertant m'attendait dans la grande ville. Un autre mode de désenchantement du monde. De la stagnation du complexe narcissico-casanier, je passais à l'incessante accélération de la vie des citadin·e·s, dont la forme n'est pas sans rappeler les poursuites à vue sur leurre qu'accomplissent les lévriers, sans savoir que les lièvres pourchassés sont faits de plastique. D'un peu partout, par la force de l'attraction, des ressources ou de la division internationale du travail, de nouveaux individus remplissent constamment le circuit sans fin qu'est la métropole, sur le mode des flux incessants de marchandises qui traversent le globe. Les faux lièvres prennent ici différentes formes : études, travail, succès, survie ou un mélange de tout cela. Ces leurre·s nous séquestrent dans une course que l'on ne contrôle pas, mais qu'on en vient progressivement à incarner. Parfois même en pensant être en train de refuser la course qu'on nous y impose. Même les gagnant·e·s se rendent ultimement compte du caractère artificiel et aliénant de l'objet de la course, et ne s'en sortent tout simplement pas : « *They have to put the dog down*³. »

La métaphore au centre de *Lévriers* porte une logique mortifère : à force de courir, on perd – et on en vient un peu à mourir. Comme dans le mythe d'Érysichthon, une faim a été imposée et ne peut être calmée par rien, ce qui mène tout droit vers l'autodestruction. La cruelle actualité de ce mythe ne manque pas de frapper alors que « depuis quelque temps, l'impression

1. Alain Deneault, « L'économie de la haine et le complexe narcissico-casanier », *Moebius*, n° 125, mai 2010.

2. Allan Moyle (réal.), *Pump Up the Volume* [DVD], 102 min, 1990.

3. Nervous Hunter, *Lévriers*, MAI (Montréal, arts interculturels), 2018.





prédomine que la société capitaliste est entraînée dans une dérive suicidaire que personne ne veut consciemment mais à laquelle tout un chacun contribue⁴. » Les leviers finissent parfois par savoir que les lièvres poursuivis sont faits de plastique, mais ignorent toujours comment arrêter la course. C'est un peu comme si la réalité « ne s'oppose à rien ni à personne. Elle ne cesse même de venir à notre rencontre. Et c'est de ne jamais tenir en place qu'elle est devenue si envahissante⁵ ». Un « trop de réalité » qui se bute à un « réalisme capitaliste », dont la fonction est précisément de figer l'état actuel des choses, en admettant aucune autre possibilité. Au point où les solutions de rechange sont imaginées à partir du système et non dans une recherche de rupture avec lui : « Le capitalisme occupe de manière transparente les horizons du pensable⁶. » Et pourtant, « *the car's on fire and there's no driver at the wheel*⁷ ». L'époque est

Atteindre, avec d'autres,

celle de la crise simultanée des « grands équilibres » biologiques et sensibles, où la destruction de l'Amazonie et des populations autochtones qui l'habitent n'a d'égal que l'« entreprise de ratissage de la forêt mentale⁸ ». C'est que « l'abstraction marchande passe comme un rouleau compresseur sur la vie sociale et personnelle, y compris parmi les démagogues les plus effrontés du cirque politique, ne peut plus prétendre avoir des recettes pour sortir de la crise⁹ ». On se demandera à juste titre « Oui, mais qu'est-ce que je peux faire, moi ? ... ». « Voilà la réaction saine qui survient devant la révélation d'horreurs contemporaines que l'on juge pour de très bonnes raisons insurmontables¹⁰. » Loin de la puissance d'un « Que faire ? », l'interrogation restera souvent rhétorique. Et on se remettra ensuite à courir.

LE PLATEAU COMME EXPÉRIENCE

Il y a trois ans, je rencontrais le théâtre dans la solitude-ensemble d'une salle de spectacle. Dix jeunes plus ou moins de mon âge se retrouvaient sur le plateau du Studio du CNA pour interroger le monde de leurs points de vue singuliers. Ni plus, ni moins. Toujours, le souvenir

4. Anselm Jappe, *La société autophage*, La Découverte, 2017.

5. Annie Le Brun, *Du trop de réalité*, Stock, 2000.

6. Mark Fisher, *Capitalist realism: is there no alternative?*, Zer0 Books, 2009 (traduction libre).

7. Godspeed You! Black Emperor, « The Dead Flag Blues », *f#A #∞*, Kranky, 1997.

8. Annie Le Brun, *op. cit.*

9. Anselm Jappe, *op. cit.*

10. Alain Deneault, « Qu'est-ce que je peux faire ? », *Liberté*, n° 311, printemps 2016.

de m'être reconnu dans ce gars qui affirmait avoir l'envie spontanée d'embrasser les passants lors d'un moment d'émerveillement devant l'«énormité poétique» du monde. Des paroles toutes simples s'enfilaient et trouvaient écho en moi. Cette rencontre s'est matérialisée, quelques mois plus tard, lorsque j'ai participé à mon tour au processus de création derrière *Ce qui nous relie*? Cette fois: rencontre avec Antigone – avant même d'avoir lu la pièce, sans savoir que les exercices intimes que j'incarnais étaient liés à ce que Sophocle, Anouilh ou Bauchau avaient un jour pensé, écrit, mis en scène. Avec la seule certitude qu'Antigone et le théâtre osaient une indignation que je ressentais tant, seul et en silence. J'ai longtemps cherché les mots pour traduire cette expérience. S'est alors ouvert quelque chose comme un «espace où l'on apprend à être courageux¹¹». Au sens d'apparaître à soi-même avec d'autres. Un espace

ce que l'on a cherché si longtemps seul.

«naissant des échanges de la voix individuelle et de la voix collective, et où chacun est amené à se voir dans la violence de ce qui le lie et le sépare de la collectivité et de l'univers¹²». Et après, un long flottement, un grand vide. Je me suis éloigné du théâtre. J'y allais toujours, mais c'en est venu à coûter cher. Puis, j'ai senti l'urgence de l'organisation politique. À quoi bon, le théâtre? Il ne fallait plus interpréter de différentes manières le monde. J'avais le profond élan de le transformer: le travail était immense, et ça pressait. J'étais animé d'une volonté de m'ancrer et de m'«organiser dans les tourbillons, même dans la saleté dangereuse et ambiguë du réel¹³». L'action politique devenait le terrain d'expression d'une autonomie collective érigée en antagonisme contre les pouvoirs et, plus encore, le terrain de développement d'une contre-subjectivité en résistance aux modes dominants de subjectivation.

Et pourtant, le théâtre me hante encore aujourd'hui. Je me rappelle cette sensation d'assouvissement, si rare, de mes agitations, passions, volontés. Ce sentiment d'être, là, maintenant. Se dépasser, aussi. Atteindre, avec d'autres, ce que l'on a cherché si longtemps seul. Se sentir compris. Et cette question qui me revient: si le théâtre n'est pas synonyme d'inanité, de quoi est-il le nom? Aussi prenante soit ma volonté de participer à la transformation

11. Anne-Marie Guilmaine, «Je ne suis pas un animal de compagnie», *Cahier Onze. Les Cahiers du Théâtre français*, automne 2017.

12. Radovan Ivšić. «Prenez-moi tout, mais les rêves, je ne vous les donne pas (1976 & 1979)», dans *Cascades*, Gallimard, 2006.

13. Davide Gallo Lassere et Gigi Roggero, «Par delà opéraïsme et post-opéraïsme: entretien avec Gigi Roggero», *Période*, en ligne.

de la réalité, je recherche malgré tout encore sa fuite. Contre ce qui est imposé, trouver espace pour autre chose, ne serait-ce que pour le penser. Et cette dialectique de la transformation, entre le refus et la proposition, la destruction et la création, me ramène à *Ce qui nous relie?*, qui m'avait moi-même un peu transformé. Un plateau qui ne représentait pas plus la réalité qu'il ne prétendait s'en évader. Plutôt, ouvrir un espace pour voir les possibles d'un croisement entre fiction et réalité, qui en viennent ainsi à se brouiller. À mi-chemin, donc, faire la rencontre d'individus et de personnages. De soi-même, surtout. Par les autres, mais aussi par Antigone, Ismène, Créon, etc. Se faire dire qu'on ne regarde pas les gens dans les yeux. Apprendre à crier. Se couvrir et se découvrir. Pour une fois, porter une attention extrême aux gestes, aux corps, aux sons. Quid de la finalité? Ne pas la programmer, elle viendra, ou pas.

Explorer ce qui pourrait être autre

Voir là ce que vivre pourrait vouloir dire. Ne pas se sentir hors du monde, mais en son centre, tel qu'il gronde en soi. Se laisser aller à un élan, à un flottement. Investir profondément tout le processus, le scruter et en dégager des matériaux qui nous suivront un moment, peut-être toute une vie. Chercher en soi, chercher plus grand que soi, l'innommable. En faire l'expérience. Celle d'un plateau qui offre mieux que la réalité.

LE PLATEAU CONTRE LA RÉALITÉ

La question me revient tout de même. Que peut (encore) le théâtre? Sans chercher au-delà de cette expérience sensible, comment la lier aux immenses exigences politiques de l'époque? Donc, quelle(s) alliance(s) théâtre-politique? Sans doute, celle de troubler les réflexes «de gauche». Au lieu d'expliquer l'aliénation, la domination, la marginalisation, les incarner honnêtement, sur les modes qu'elles sont vécues. Rare pratique qui peut donc encore faire «primer la métamorphose sur la représentativité¹⁴» dans un monde qui nous enjoint constamment à l'inverse. Le théâtre pourrait donc être quelque chose comme une «exposition de ce qui se révèle indompté tandis que le monde, pour se préserver, tente d'en accaparer les forces¹⁵». Se loge peut-être là une puissance politique du théâtre : tout renverser, pour quelques instants, à l'échelle de nos subjectivités. Comme dans *Lévriers*, un homme d'affaires retraité qui en vient à incarner toute la vulnérabilité que le capitalisme, dont il a été un représentant

14. Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, La Fabrique, 2019.

15. Olivier Neveux, «Préface», dans Radovan Ivšić, *À tout rompre*, Gallimard, 2011.

typique, lui a appris à refouler ; une personne trans racisée qui trouve, dans le positionnement de son vécu à l'intersection de plusieurs systèmes de domination et d'exploitation, la force de refuser ce que ce monde l'enjoint à être. Comprendre que les expériences subjectives sont le produit d'un contexte : désindividualiser le poids que l'idée du succès représente sur l'existence, y voir le leurre d'un système à ainsi remettre en cause. Contre les violences qui s'infilrent partout et contraignent corps et esprits à l'exploitation – bien sûr, selon des hiérarchies de classe, de genre, de race, etc.¹⁶ – au profit d'un productivisme illimité et d'un mode de reproduction sociale inégalitaire et aliénant, (re)découvrir notre propre puissance individuelle. Cette force qui peut faire de nous « des “sujets politiques”, irréductibles à ce qui les dessine, les identifie, les assigne au quotidien de la domination¹⁷ ». Sans prétendre être une « zone à

que la réalité qui nous tue peu à peu.

défendre» hors de la société, le théâtre pourrait être l'une de ces pratiques qui tente, ici et maintenant, de « restituer à l'individu la saisie critique de ses conditions d'existence réelles comme totalité¹⁸ ». Il pourrait ainsi enclencher une volonté de subversion ou, plus encore, une réflexion sur ce qui, en soi, contribue à ce qu'il s'agit de transformer.

Loin des programmes, en assumant le fait de ne pas trop savoir où aller avec tout cela, en nommant limites et contradictions, il s'agirait donc de « considérer que le théâtre ne peut pas changer le monde, qu'il peut tout au plus changer un monde – et cela n'est ni triste, ni insignifiant¹⁹ ». Faire de cette échelle subjective le terrain d'un théâtre politique pour renouer avec les intériorités, elles aussi, spoliées par les pouvoirs. Se rappeler que « parce que nous vivons au sein de structures façonnées par le profit, le pouvoir vertical, la déshumanisation institutionnalisée, nos émotions n'étaient pas censées survivre²⁰ ». Précisément, les faire survivre. Se faire ainsi les dissident-e-s du « trop de réalité », au nom de l'« énormité poétique » qui nous anime et dont le caractère outrancier et outrageux peut nous faire « soudain considérer d'un seul regard les immenses plaines du crime, où se dévoile alors brusquement le mensonge des vues partielles que nous avons coutume d'en avoir, pour condamner certaine

16. Morgane Merteuil, « [Guide de lecture] Féminisme et théorie de la reproduction sociale », *Période*, en ligne.

17. Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, op. cit.

18. Isabelle Garo, *L'idéologie ou la pensée embarquée*, La Fabrique, 2009.

19. Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, op. cit.

20. Audre Lorde, *Sister Outsider*, Mamamelis, 2003.

sexactions mais surtout en justifier d'autres²¹ ». Dès maintenant, tenter de contester le monopole des pouvoirs sur la réalité par la proposition de jolis chaos chargés « de bribes de paroles, de regards, d'illusions singulières incarnées, qui hantent et accompagnent, désormais, pour chacun différemment la réalité – y prennent possiblement part, cela n'est pas mécanique²² ». Certes, une arène où nommer, dénoncer, s'indigner, refuser, crier, mais qui ne se limite pas pour autant à dresser des portraits de la réalité à transformer. Plutôt, un théâtre qui assume une volonté fulgurante de sortir de cette réalité : de *s'en* sortir.

Le théâtre serait ainsi une énigme : celle d'« un *lieu mental*, [d']un *espace utopique*, trouvé, porté par les désirs fous de quelques individus, tel un radeau qui flotte, erre, dérive à travers

la réalité²³ ». Un théâtre qui est politique dans la mesure où il permet, en le vivant sur la scène, dans la salle ou entre les deux, de renouer avec ces énigmes qui nous habitent – nos *lieux mentaux* et *espaces utopiques* – et ce que tout ça a à nous dire sur la transformation du monde, voire sur la manière de s'y prendre. Refuser la réduction des émotions et de la poésie à des banalités apolitiques : « Et si nous considérons comme un luxe notre besoin de rêver, [...] alors nous renonçons à la source de notre puissance [...] nous renonçons aux mondes futurs auxquels nous aspirons²⁴. » Explorer ce qui pourrait être autre que la réalité qui nous tue peu à peu. Se rappeler qu'à la transformation de nos conditions matérielles doit s'ajouter la réappropriation de nos vies sensibles et imaginaires. Sortir un peu de nos poursuites à vue sur leurre.

Après tout, le point dans tout ça n'est pas de remplacer les faux lièvres de plastique par des « vrais », mais de mettre un terme à la course.



ÉLOI HALLORAN est étudiant en sociologie à l'Université du Québec à Montréal. En 2016, il a participé à *Ce qui nous relie ?*, un spectacle performatif inspiré d'Antigone et mis en scène par Anne-Marie Guilmaine. Il s'est aussi investi au Théâtre français du CNA dans la cellule de création De plain-pied.

21. Annie Le Brun, *op. cit.*

22. Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, *op. cit.*

23. Radovan Ivšić, « Brecht, ce géolier de l'imaginaire (1980) », dans *À tout rompre*, *op. cit.*

24. Audre Lorde, *op. cit.*



Voir là ce que vivre pourrait vouloir dire.



Texte **Robert Marinier**

Mise en scène **André Perrier**

Production **Théâtre de la Vieille 17** et **Théâtre français du CNA**

28, 29, 30, 31 janvier et 1^{er} février

UN CONTE DE L'APO CALYPSE

UN CONTE DE L'APOCALYPSE : POUR UN THÉÂTRE CLIMATOPOLITIQUE

LOUISE FRAPPIER

La prophétie de malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise ;
et se gausser ultérieurement d'éventuels sonneurs d'alarme
en leur rappelant que le pire ne s'est pas réalisé serait le comble de l'injustice :
il se peut que leur impair soit leur mérite.

HANS JONAS, *Le principe responsabilité*

Un conte de l'apocalypse, m'a confié Robert Marinier, est né de la honte et de la colère. Comment ne pas éprouver les mêmes sentiments en regard d'une situation dans laquelle ceux qui subiront de plein fouet les bouleversements à venir sont ceux qui s'en avèrent les moins responsables ? La honte de laisser en héritage une Terre fragilisée par son exploitation irréfléchie et d'avoir contribué au ravage pour cause de nonchalance et d'indifférence. (J'appartiens à la génération X.) La colère devant l'égoïsme et le nombrilisme ordinaires de tout un chacun (incluant moi-même) relativement au saccage planétaire.

Car c'est chose dorénavant connue : le climat se réchauffe, et nous vivons bel et bien une crise environnementale sans précédent. L'accumulation des mauvaises nouvelles donne le vertige. Pas un jour, en effet, sans que soient constatées les conséquences de la hausse des températures que subit la planète (1 °C de plus par rapport aux niveaux de l'ère préindustrielle) : températures maximales records, augmentation du nombre et de la gravité des catastrophes naturelles (inondations, sécheresses, feux de forêt, ouragans...), fonte des glaciers et diminution de la banquise polaire, réchauffement des océans et augmentation du niveau de la mer, canicules plus longues et plus fréquentes, perte de la biodiversité... Le rapport spécial du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) sur les conséquences d'un réchauffement planétaire de 1,5 °C, publié en octobre 2018, est à ce sujet sans équivoque¹. Au Canada, la température moyenne annuelle a déjà augmenté d'environ 1,7 °C, soit le double de la moyenne mondiale². Et les projections les plus prudentes prévoient une augmentation graduelle des températures pour plusieurs décennies encore si la production de gaz à effet de serre est maintenue aux niveaux actuels. Si la situation n'est pas encore totalement irréversible, il est toutefois minuit moins une : des actions d'une ampleur inouïe sont immédiatement nécessaires afin d'éviter le pire, c'est-à-dire le maintien de l'élévation des températures en deçà de 2 °C par rapport aux niveaux préindustriels, objectif fixé par l'Accord de Paris sur le climat

1. <https://www.ipcc.ch/sr15/>

2. Conseil des académies canadiennes, 2019. *Les principaux risques des changements climatiques pour le Canada*. Ottawa (ON) : Comité d'experts sur les risques posés par les changements climatiques et les possibilités d'adaptation.

Je me suis imaginé dans l'avenir,

(COP24) signé en 2016. Même si, «du double point de vue technologique et économique [...] il est encore tout à fait possible de rester sous la barre des 2 °C», nous dit Nathaniel Rich dans *Perdre la Terre*, tout porte cependant à croire que cet objectif ne sera pas atteint, car les efforts faits en ce sens s'avèrent nettement insuffisants. La lutte contre les changements climatiques passe en effet par la réduction radicale des émissions de gaz à effet de serre (45 % d'ici 2030, 100 % d'ici 2050)³. Mais nous sommes fort loin du compte : «Les engagements actuels des États conduisent le monde vers une hausse moyenne des températures de plus de 3 °C.» Or, les prédictions des scientifiques quant aux conséquences liées à cette hausse importante des températures sont de plus en plus alarmantes : «Un réchauffement de 3 °C constituerait la certitude d'un désastre à court terme.» À 4 °C, «l'Europe connaît[rait] une sécheresse permanente ; d'immenses régions de Chine, d'Inde et du Bangladesh se transforme[raie]nt en désert.» Et, pour reprendre les mots de Rich, «la perspective d'un réchauffement de 5 °C pousse certains des plus éminents climatologues [...] à agiter le spectre d'une possible disparition de la civilisation humaine». Le climat change, et ce changement aura fort probablement des répercussions très graves.

C'est chose connue, donc, et ce, depuis les années 1970. Mais cette connaissance n'a pas suffi – et ne suffit toujours pas – pour que l'on opère les changements nécessaires en vue de prévenir le mal à venir, car *savoir n'est pas croire*, comme le souligne le philosophe Jean-Pierre Dupuy dans son ouvrage *Pour un catastrophisme éclairé* :

Tout nous porte à penser que nous ne pouvons étendre indéfiniment, ni dans le temps ni dans l'espace, le mode de développement qui est le nôtre. Mais remettre en cause ce que nous avons appris à assimiler au progrès aurait des répercussions si phénoménales que ***nous ne croyons pas ce que nous savons*** pourtant être le cas. Il n'y a pas d'incertitude ici, ou si peu. Elle est tout au plus l'alibi [...] C'est non seulement le savoir qui est impuissant à fonder la crédibilité, mais c'est aussi la capacité de se représenter le mal, ainsi que la mobilisation de tous les affects appropriés.

Nous tenons la catastrophe pour impossible dans le même temps où les données dont nous disposons nous la font tenir pour vraisemblable et même certaine ou quasi certaine.

Cette incapacité à croire que la catastrophe, bien que très probable, puisse véritablement advenir s'avère le principal obstacle à une prise de conscience pouvant enclencher une action décisive. À cet égard, comme le pense Geneviève Fabry, professeure à l'Université catholique de Louvain, la fiction ne peut-elle pas s'offrir «comme médiation permet[tant] d'inscrire les connaissances [...] dans un récit qui donne sens à l'action humaine en en interrogeant les

3. Alexandre Shields, «Climat : un virage majeur est nécessaire», *Le Devoir*, 9 octobre 2018.

alors que tout s'effondre.

— Robert Marinier

fondements et en déployant la trame de croyances qui la sous-tendent»? Si l'on ne peut croire à la possibilité même de la catastrophe qu'après celle-ci est advenue, son inscription dans une *réalité* fictive est peut-être davantage susceptible de nous inciter, enfin, à accorder foi au savoir dont nous disposons. Car le monde fictionnel, envisagé comme un «monde possible», acquiert une subsistance propre. Il me semble qu'*Un conte de l'apocalypse* réussit à la fois à donner forme aux prévisions scientifiques portant sur notre avenir tout en dénonçant la posture par laquelle on dénie à ces mêmes prévisions l'attention qu'elles méritent.



«Apocalypse»: du grec ancien «apokalupsis» signifiant «révélation». Les textes apocalyptiques, depuis celui du Nouveau Testament, visent en effet à transmettre une vision prophétique révélant l'arrivée d'un monde nouveau à la suite d'une catastrophe dévastatrice pour l'humanité. Prophète de malheur, l'écrivain apocalyptique crée un univers fictionnel à l'image des plus inquiétantes projections. *Un conte de l'apocalypse* esquisse ainsi un monde dystopique que les conséquences appréhendées du dérèglement climatique ont plongé dans un chaos sociopolitique.

La ville de Londres est sous l'eau. Les pluies torrentielles sur Paris n'arrêtent pas.

Sur les grandes plaines de l'Amérique et les steppes de l'Eurasie, les sécheresses et les inondations à répétition ont dévasté l'agriculture et l'élevage.

Le commerce international est en ruine. Au-dessus de 90% du commerce maritime est affecté par le niveau élevé des océans, qui rend les ports inutilisables. Les principales voies de transport terrestre sont en grande partie inondées ou détruites par l'érosion. Les matières premières ne se rendent plus aux manufactures. Les étagères des épiceries sont vides.

Au Canada comme ailleurs, des manifestations contre l'inefficacité des autorités se transforment rapidement en affrontement avec les forces de l'ordre...

Un coup d'État mené par une frange ultraradicale du Parti Vert a permis de renverser le gouvernement et d'instaurer un régime totalitaire dont l'une des premières actions a été la promulgation d'une loi rendant passibles de la peine de mort tous ceux considérés comme responsables du désastre écologique. Parmi ceux-ci, Guy Coudonc, antihéros tragicomique qu'on accuse d'avoir nié ou, à tout le moins, sous-estimé la gravité de la crise environnementale, mais qui se tirera d'affaire grâce à l'intervention de son fils Denis, chef de rebelles qui tenteront, au fil des péripéties, de faire tomber le nouveau régime.

Ce monde dystopique établit un premier niveau de réalité fictive – une anticipation de conséquences sociopolitiques pouvant résulter de l’emballement du climat. Mais à ce premier niveau de réel s’en superpose un deuxième, métathéâtral, lequel fonctionne comme une métaphore de la posture du quidam ordinaire devant le défi environnemental actuel. Incapable (ou refusant ?) d’envisager cette histoire apocalyptique comme relevant du monde « réel » (et donc comme étant soumise à ses exigences), Guy Coudonc pense appartenir à un tout autre univers – celui du théâtre –, au sein duquel il occuperait la position enviable de « personnage principal » dans une intrigue au propos essentiellement familial dont il croit pouvoir contrôler les ressorts et qui relègue, en arrière-plan, l’enjeu climatopolitique : un père est prêt à tout pour aider son fils pourchassé par les autorités. Voilà sa quête ! Empruntant aux procédés brechtiens de distanciation, il multiplie ainsi les références à cet univers théâtral – adresses directes au spectateur, réflexions sur la fonction des monologues, dévoilement du contenu de scènes-clés, exhibition des coulisses... Convaincu que son statut de personnage principal le met à l’abri des aléas d’une intrigue mouvementée ponctuée par les coups d’État, les procès et les exécutions, Guy Coudonc, obnubilé par sa quête, enchaîne les mauvaises décisions avec une légèreté qui le rendra complice, bien malgré lui, d’une violence politique qui réactive le totalitarisme.

C’est alors que la pièce met en marche le mécanisme victimaire défini par René Girard, mécanisme par lequel seul le sacrifice d’un bouc émissaire considéré par tous comme coupable est à même de réguler la violence au sein d’une société en proie à des conflits insurmontables et d’y rétablir la paix. Guy Coudonc devra payer le prix de son aveuglement – et de son incrédulité, pourrait-on ajouter – en devenant la victime expiatoire d’un crime collectif, celui de générations ayant mis en péril l’avenir de l’humanité.

Un conte de l’apocalypse nous renvoie à notre position inconfortable relativement à la crise actuelle. Nous n’agissons pas, de manière collective et individuelle, de telle sorte que la catastrophe environnementale, que les scientifiques prédisent depuis des décennies, soit évitée, car celle-ci nous apparaît comme trop lointaine, trop abstraite. Face à l’ampleur du désastre annoncé, le déni le dispute à la culpabilité ou au sentiment d’impuissance.

Les êtres humains, que ce soit au niveau des organismes internationaux, des instances démocratiques, du monde industriel ou des partis politiques, ou comme individus, sont incapables de sacrifier leur confort présent pour éviter d’imposer une punition aux générations futures. (Nathaniel Rich)

L’insouciance que procurait la certitude d’habiter un univers aux possibilités illimitées et aux frontières sans cesse repoussées doit maintenant laisser place à la conviction que nous habitons un monde érodé avec date de péremption à la clé.

C’EST OFFICIEL, LA FLORIDE

Pour aller plus loin :

- Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002.
- Geneviève FABRY, « L'imaginaire apocalyptique dans la culture contemporaine : essai de typologie appliqué à la littérature hispano-américaine », *Revue théologique de Louvain*, 42^e année, fasc. 2, 2011.
- René GIRARD, *La violence et le sacré*, Grasset, 1972.
- Hans JONAS, *Le principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Flammarion, [1979] 1995.
- Nathaniel RICH, *Perdre la Terre : une histoire de notre temps*, Seuil, 2019.
- Jean-Marie SCHAEFFER, *Pourquoi la fiction?*, Seuil, 1999.



LOUISE FRAPPIER est professeure au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa, où elle donne des cours sur l'histoire du théâtre et la dramaturgie. Elle s'intéresse de manière générale aux rapports entre le théâtre, la philosophie politique et l'histoire des idées.

EST DISPARUE SOUS L'EAU.



LES CAHIERS DU THÉÂTRE FRANÇAIS
VOLUME 12, NUMÉRO 15, AUTOMNE 2019

Direction **Brigitte Haentjens**

Rédaction en chef **Mélanie Dumont** et **Guy Warin**

Design **Louise Marois**, **Studio T-bone**

Révision **Stéphanie Lessard**, **Encre rouge**

Coordination générale **Guy Warin**

Citation en quatrième page de couverture **Éloi Halloran**, *Poursuites à vue sur leurre*

1, rue Elgin, Ottawa ON K1P 5W1

613 947-7000

theatrefrancais@nac-cna.ca

**Se loge peut-être là une puissance politique du théâtre :
tout renverser, pour quelques instants,
à l'échelle de nos subjectivités.**

Achevé d'imprimer en septembre 2019 sur les presses de l'Imprimerie HLN
pour le compte du Théâtre français du Centre national des Arts

Ottawa, Canada

ISSN 1929-8463